Nouveau Recueil
de differens traitez
de
Medecine. 1744

38930/A

A.I.P

18

NOUVEAU

38930/A
12/6
SBU
Cat-72-368

NOUVEAU RECUEIL DE MEDECINE.

52087

NOUVEAU RECUEIL DE DIFFERENS TRAITEZ DE MEDECINE.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Juré-Libraire de l'Université, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS AU LECTEUR.

LEs differens Traités, dont nous présentons aujourd'hui le Recueil au Public, nous paroissent si utiles, que nous croirions le desservir, si nous differions plus longtems à les lui communiquer.

Le *premier Traité* attaque ouvertement le mauvais usage dans lequel sont certains Medecins de juger des Mala-

dies, & d'en entreprendre la guériſon ſur la ſeule *Inſpection de l'Urine*. L'Auteur, qui adopte chérement les intérêts du Public, s'eſt cru obligé de le détromper. Il décide avec juſteſſe, & démontre, pour ainſi dire, juſqu'à quel point les indications de l'urine peuvent être certaines ; mais il prouve en même tems leur incertitude, dès qu'on y mêle la Charlatanerie. Il remonte juſqu'à l'origine de cet abus dangereux. Il développe & met au jour les artifices, dont les Charlatans ſe ſervent pour ſacrifier impunément la ſanté & la vie même des hommes à leur vilain intérêt. De là il

conclut en démaſquant ces démarches indignes de tout honnête homme, combien ces menées ſecrétes & honteuſes ont porté & portent encore de préjudice à la Medecine.

Le *ſecond Traité* eſt un Raiſonnement abrégé ſur un Accident aſſez ſingulier, connu ſous le nom de *Spina Biſida*. Les Remarques qu'on y fait ſeront d'autant plus agréables & utiles, qu'elles comprennent en peu de mots tout ce qu'on peut dire de plus ſolide ſur cet accident.

Le *troiſiéme Traité* eſt une Diſſertation hiſtorique ſur la *Plica Polonica*. Cette maladie

eſt aſſez curieuſe & peu connuë de nos Medecins. Les ſymptômes extraordinaires, qui l'accompagnent, méritent toute l'attention de ceux, qui ſont chargés du ſoin de connoître le corps humain, & la deſcription qu'on en donne eſt tirée des meilleurs Auteurs. Qu'il ſeroit avantageux pour la Medecine de poſſeder des Deſcriptions parfaites des Maladies propres à certains Pays! On en jugera par le détail de celle-ci.

Le *quatriéme* contient une déciſion intéreſſante d'un cas ſingulier qui eſt du reſſort de la Medecine. On ſçait que lorſqu'on trouve un Enfant

mort, la Juſtice ne décide ordinairement que ſur l'expérience vulgaire qu'on fait ſur ſes *Poulmons*. On les jette dans l'eau, s'ils coulent à fond, on conclut que l'Enfant eſt né mort; au lieu que s'ils ſurnagent, on prononce hardiment, qu'il a vêcu hors du ventre de ſa mere. On crie au meurtre, & l'on procede. L'Auteur combat cette erreur ſi dangereuſe. Il fait voir par pluſieurs raiſons, qu'on peut ſe tromper dans l'un & l'autre cas. On verra dans ce Traité tout ce qu'on peut dire de plus fort & de plus intéreſſant ſur cette matiere.

Le *cinquiéme* eſt une Rela-

tion exacte & circonſtanciée d'une Rage connuë en Medecine ſous le nom d'*Hydrophobie*, cauſée par la morſure d'un Chien. Le raiſonnement, que l'Auteur & ſes Collégues ont fait ſur cet accident, prouvent évidemment combien ſont imaginaires les cauſes, auſquelles on attribue communément les effets de cette Maladie, & de la Théorie venant à la Pratique, combien la méthode ordinaire de la traiter eſt défectueuſe & inutile. On y diſcute avec beaucoup d'exactitude & de diſcernement en quelle partie du corps le venin réſide, & c'eſt ſur ce principe & ſur

les expériences des Medecins les plus fameux qu'on établit la méthode, qu'on croit la ſeule véritable pour traiter cette Maladie.

Le *ſixiéme* enfin eſt une Relation d'une *Hydrophobie* cauſée par la morſure d'un Chat enragé. On y compare les ſymptômes de l'une & l'autre Rage, & l'on décide.

Nous avons cru obliger ſenſiblement le Public en lui communiquant ce Recueil auſſi parfaitement écrit, que les matieres qu'il contient, ſont curieuſes, utiles & intéreſſantes.

TABLE

Du contenu de ce Volume.

I. *Raiſons convaincantes en forme de Diſſertation pour prouver l'inſuffiſance de* l'Inſpection de l'Urine, *& de l'incertitude des indications qu'on en tire*, p. 1

II. *Remarques ſur la tumeur qu'on trouve quelquefois ſur le dos des Enfans nouveau-nés, accompagnée de l'Epine du Dos fenduë, connuë ſous le nom de* Spina Bifida. 41

III. *Deſcription raiſonnée & hiſtorique de la* Plica Polonica, 51

IV. *Diſſertation Medico-Phyſique ſur la* Submerſion & le Surnagement des Poulmons *d'un Enfant nouveau-né*, 65

V. *Relation des Accidens, dont a été ſuivie la* Morſure d'un Chien enragé, *enrichie de quelques Remarques*, 96

VI. *Relation des Accidens, dont a été ſuivie la* Morſure d'un Chat enragé, *enrichie de quelques Remarques*. 138

RAISONS CONVAINCANTES

En forme de Dissertation, pour prouver l'insuffisance de l'inspection de l'Uriue, & l'incertitude des indications, qu'on en tire.

IL est un usage d'autant plus dangereux, qu'il est généralement reçu parmi le menu peuple & les gens de la campagne, lorsqu'ils sont attaqués de quelque maladie. Ils envoyent avec confiance leur urine à un Medecin ou à quelqu'un, qu'ils prennent pour tel. Ils attendent de lui, qu'il prononce comme un oracle sur la nature de leur maladie, qu'il dise quelle est la partie du corps la plus affligée, quels sont les symptômes & combien de tems enfin ils ont gardé le lit. L'Hippocrate consulté decide, & il est crû. Cet abus cependant seroit bientôt détruit,

ſi l'on pouvoit perſuader aux perſonnes qui s'y livrent, qu'elles ſont les dupes de l'impoſture, puiſque l'urine ne peut point exprimer le propre d'une perſonne & indiquer encore moins le ſexe & l'âge du malade : circonſtances cependant, ſur leſquelles prononcent effrontément certains Charlatans de nos jours.

Les contes & les fables que ces Oracles conſultés font à ceux qui viennent implorer leur impoſture, ont tant de charmes pour le peuple groſſier, qui n'admire qu'un jargon qu'il ne comprend pas, qu'ils ont l'effronterie d'aſſurer que ce n'eſt que par l'inſpection de l'urine qu'on peut prononcer avec certitude ſur une maladie, & conſéquemment preſcrire les remédes convenables. De là ils vantent impudemment l'excellence & l'infaillibilité de ceux qu'ils vendent.

Ce n'eſt pas notre ſiécle ſeulement qui a enfanté ces monſtres de la Medecine. Ils ont exiſté de tout tems au grand ſcandale de cette ſcience précieuſe, puiſqu'il y a eu de tout tems des hommes, qui ſe décorant du nom & de la dignité de Medecins, ont abuſé de la crédulité du Peuple, juſqu'à ſoutenir que tout homme, qui ne connoiſſoit pas les indiſpoſitions du corps & les paſſions même de l'ame par la ſeule

inſpection de l'urine, étoit indigne d'exercer la Medecine.

C'eſt ſur l'inſpection de l'urine que le menſonge a forgé ces ouvrages qui ſont autant de honte à l'art que nous exerçons, qu'ils portent de préjudice au genre humain, & c'eſt ſans doute à eux que l'on eſt redevable de la critique mordante, que les Auteurs Comiques exercent ſur les Medecins.

Qu'on ne s'étonne donc pas, ſi le nombre de ces impoſteurs augmente tous les jours, puiſque ces livres tombant entre les mains de quelque Novice dans notre Art, ils le mettent en peu de tems en état de pénétrer ces myſtéres, & de commencer en nouveau *Noſtradamus* du Siécle à jouer un rôle important par les Oracles, qu'il rend ſur l'urine de tout le monde.

Mais pour déſiller les yeux du Peuple, ſuivons notre Prophéte. Voyons comment il ouvre ſa carriére, & s'il ſoutiendra avec vigueur ſa nouvelle dignité. Conduiſons dans ſon temple quelqu'un qui lui porte l'urine d'un Malade : je le vois d'abord ſe hériſſer d'un ſerieux glacial, compoſer ſon viſage & froncer les ſourcils. Au premier aſpect de l'urine il ſecoue la tête, pouſſe quelques ſoupirs : ſymptômes trop certains de ſon ignorance, pour arracher s'il lui

eſt poſſible quelques paroles de celui qui le conſulte. Mais pour démaſquer notre faux Medecin, obtenons de celui qui l'implore un ſilence parfait ; bientôt la ſcéne changera, & le prétendu Docteur ne ſera plus qu'un ignorant embaraſſé & muet ſur ce que l'on le conſulte. Si ceux qu'on charge de telles commiſſions, ſe comportoient ainſi, le maſque tomberoit bientôt, & le peuple rougiroit de ſon erreur. Mais malheureuſement ce ne ſont preſque toujours que des imbécilles & des femmes qui ne ſçauroient ſe taire, & qui lâchent quelques paroles qui donnent occaſion au faux Medecin de rapporter quoique confuſément differens points de maladies, qu'il confond dans un fatras de paroles bien ou mal arrangées, telles que le haſard les lui dicte. Il mêle le chaud avec le froid, l'humide avec le ſec, le mol avec le dur, le leger avec le peſant, & ſi parmi les ſymptômes, dont il fait un détail ennuyeux, il en rencontre heureuſement un qu'on puiſſe appliquer à la maladie en queſtion, la perſonne qui le conſulte ne parle plus que de l'excellence du nouvel Hippocrate. Sa réputation ſe répand, bientôt on le regarde comme un Oracle envoyé du Ciel, qui juge de toutes les maladies par la ſeule inſpection de l'urine, & l'on attribue à la

pénétration de ſon eſprit des découvertes, qui ne ſont que le fruit incertain de ſes conjectures haſardées : de ſorte que pour ſe concilier de plus en plus la confiance de ceux qui le conſulteront, il n'a qu'à mieux plâtrer ſa fourberie. Mais les oracles qu'il prononce ſont-ils plus déciſifs que celui qui dit : *Aio te Æacidam Romanos vincere poſſe?* Et ne pourroit-on pas dire qu'*Oedipe* même auroit plus facilement réduit en ordre les feuilles des Sybilles diſperſées par le vent, qu'interprété le jargon d'un tel Prophéte ? On formeroit en effet plûtôt les livres de *Thomas à Kempis* des ouvrages de *Ciceron* à force d'en tranſpoſer les lettres, qu'on ne devineroit la nature d'une maladie par le grimoire mal entendu d'un tel Medecin.

On peut dire cependant que cette crédulité eſt devenue épidémique, puiſqu'elle a paſſé juſques chez les perſonnes de la premiere diſtinction : ce qui nous a déterminé à agiter la queſtion annoncée dans ce Memoire. Ainſi nous entreprenons de prouver le ridicule qu'il y a de porter l'urine aux Medecins & de ſe ſoumettre au jugement qu'ils donnent ſur la ſimple inſpection de l'urine. Nous ferons d'abord voir, combien ces jugemens ſont incertains, trompeurs & dangereux non ſeulement pour les malades, mais pour les Medecins mê-

mes, combien peu il convient à un honnête homme de ſe prévaloir de l'aveuglement du peuple. Nous démontrerons enfin, qu'il eſt impoſſible dans la Medecine de parvenir à une connoiſſance parfaite des maladies, & de les guerir par la ſeule inſpection de l'urine.

Je conviens que l'inſpection de l'urine étoit en uſage parmi les Anciens ; nous le voyons dans leurs Ecrits. *Ariſtophane* ſe rit des Medecins qui regardent l'urine & les excrémens. *Hippocrate* le pere de la Medecine & *Galien* ſon ſucceſſeur ont fait beaucoup de cas de l'inſpection de l'urine: leurs leçons & leurs hypothéſes prouvent aſſez combien elle leur a paru utile. Les Praticiens de tous les ſiécles n'en ont pas fait moins de cas, & c'eſt avec raiſon, puiſqu'il eſt certain que les indications de l'urine ne cedent point aux autres. Il n'eſt pas de ſigne en effet qui faſſe connoître avec plus de certitude l'état des Solides & des Fluides: car s'il eſt vrai que l'urine eſt la partie ſereuſe du ſang privée des particules utiles & nourriſſantes, & compoſée au contraire des parties ſalines, ſulphureuſes & terreſtres, ſi ce *Serum* étant entré avec le chyle dans le ſang, & y étant mêlé parcourt pluſieurs vaiſſeaux ; il eſt évident que l'urine ſera differente ſuivant que la nature

& les particules du chyle varieront. Elle variera encore ſuivant la differente temperature & compoſition du ſang, de même que ſuivant le degré du frottement. On peut même ajouter la difference qui peut naître de la differente conſtitution des parties qui ſervent à la ſécrétion de l'urine ; ce qui prouve évidemment qu'un Medecin peut par l'inſpection de l'urine établir des jugemens probables ſur l'état des premieres voies, ſur la température, la conſtitution & le mouvement du ſang, ſur l'état enfin des conduits urinatoires.

Cependant ces jugemens ſont-ils ſurs & infaillibles ? L'indication de l'urine n'eſt tout au plus que probable, & l'on eſt fort ſujet à ſe tromper, comme on le prouvera, puiſque la moindre circonſtance la fait varier : quoi de plus facile en effet ? car il eſt certain que l'urine differe ſuivant la difference de la conſtitution des ſujets, de l'âge, de l'air, de la ſaiſon, des exercices, des paſſions, de la nourriture, des medicamens, en ſorte qu'il faudroit que le Medecin qui voudroit juger ſur l'urine connût & la conſtitution de chaque ſujet en particulier, & les changemens dont ces differentes circonſtances rendent l'urine ſuſceptible.

De plus, quelle indication certaine peut-

on attendre de l'inſpection de l'urine, puiſqu'elle eſt la même dans des maladies entiérement differentes ? N'obſerve-t-on pas la même rouſſeur dans l'urine de ceux qui ont le ſcorbut & de ceux qui ont une fiévre ardente ? Ne voit-on pas la même crudité dans ceux qui ſont attaqués de la Gravelle ou de quelqu'affection hypocondriaque, ou de la fiévre maligne, ou d'une indigeſtion &c. On voit d'ailleurs que dans les maladies mortelles l'urine paroît ſouvent très-bien conditionnée, & qu'elle donne des eſpérances ſures d'un prompr rétabliſſement, quoique le malade meure dans peu de jours, lorſque dans des maladies moins dangereuſes elle donne au contraire quelquefois les indications d'une mort prochaine qui n'arrive pas. Par exemple, on obſerve tous les jours dans la Peſte, dans la Fiévre peſtilentielle ou maligne, dans la Pleuréſie, dans l'Eſquinancie, que les indications de l'urine, qu'on a ſouvent crû mortelles, étoient néanmoins ſalutaires. La même qualité de l'urine annonce quelquefois la ſanté ſous l'apparence de la mort dans differens ſujets, & la mort ſous l'apparence de la ſanté; ce qui arrive ſouvent dans les Hydropiques & les Poumoniques, que nous voyons mourir dans le tems même que leur urine paroiſſoit parfaitement conditionnée.

Si donc le jugement qu'on tire de l'indication de l'urine n'eſt pas aſſis ſur un fondement bien aſſuré, & ſi elle ne nous donne que des conjectures dont la plûpart ſont incertaines ou fauſſes, ce jugement ne ſuffit pas pour la guériſon de la maladie, à moins qu'on ne le lie à d'autres jugemens tirés de pluſieurs autres indications. Ainſi je croi que perſonne ne balancera plus ſur le mépris qu'on doit avoir pour ces Medecins qui ne rougiſſent point de décider ſur toutes les maladies par la ſeule inſpection de l'urine, & qui ont le front d'ordonner des remedes étayés ſimplement d'une connoiſſance auſſi équivoque : feintes abſolument indignes de tout honnête homme, & prophéties fauſſes, indignes de la foi de tout homme qui penſe ! N'eſt-ce pas cette ſupercherie auſſi vaine que déteſtable qui a principalement défiguré la beauté de notre Art ?

On a lieu d'être ſurpris que cet abus ſe ſoit ſi bien établi, & qu'il ait jetté des racines ſi profondes, attendu qu'il a de tout tems eſſuyé une infinité de critiques, puiſqu'il ne doit ſon origine qu'à des principes incertains & ſon crédit aux erreurs populaires, aux fourberies des Charlatans, & peut-être même, le dirai-je, à l'avarice, à l'ambition & à la connivence de quel-

ques Medecins. Tout homme pourvû d'un peu de diſcernement n'a qu'à réflechir ſur l'origine & les progrès de ce malheureux uſage, pour en découvrir toute l'indignité, & pour ſentir la honte qu'il fait à l'Art que nous pratiquons.

Nous avons remarqué, que les Ecrits des Anciens ne nous permettoient pas de douter de l'uſage que les Medecins des premiers ſiécles ont fait de l'inſpection de l'urine, & qu'ils ne l'ayent regardé comme une des principales indications de la Medecine; mais ces mêmes Ecrits nous aſſurent qu'ils n'obſervoient l'urine que chez les malades mêmes, qu'ils nous recommandent toujours de réflechir ſcrupuleuſement ſur tout ce qu'il y a de remarquable dans les maladies avant que de conclure quelque choſe ſoit ſur leur état ou ſur les moyens de les guérir. Or toutes ces précautions ne ſeroient-elles pas inutiles, ſi l'on pouvoit décider par la ſeule inſpection de l'urine? D'où, dira-t-on donc, l'uſage de porter l'urine chez les Medecins tire-t-il ſon origine? Il faut ſans doute que le peuple ignorant ayant vû le cas que les Medecins faiſoient de l'inſpection de l'urine, & avec combien d'exactitude ils l'examinoient chez les malades, ait attribué le ſuccès de leur pratique à la ſeule inſpec-

tion de l'urine, croyant que c'étoit uniquement par là qu'ils avoient découvert la maniere de guérir la maladie. Le peuple s'attache facilement à l'extérieur & à ce qui frappe le ſens. Il n'eſt donc pas étonnant qu'imbu du préjugé qu'un Medecin pouvoit connoître toutes les maladies par la ſeule inſpection de l'urine, il ait crû de bonne foi qu'il ſuffiſoit de la lui faire voir pour être guéri. D'ailleurs la difficulté qu'il y avoit autrefois de faire venir des Medecins d'un endroit éloigné, & les frais que ces voyages cauſoient peuvent avoir donné des aîles à ce préjugé : mais voici, je penſe, la veritable origine du mal.

Ce préjugé fut ſoutenu par des faux Medecins qui voulant acquerir du bien & ſe faire une réputation, s'attacherent avec ſoin à donner des prédictions ſur l'urine. La grande facilité qu'il y a de tromper le public, & quelques ſuccès heureux produits par le haſard firent d'abord prendre ces prédictions pour des veritez conſtantes, & on crut de bonne foi qu'il n'y avoit rien de ſi caché dans le corps humain dont l'inſpection de l'urine ne donnât des indications certaines. Comment donc auroit-on pû douter de l'excellence de cette ſcience, puiſque le Charlatan n'avoit pas plutôt regardé l'urine, qu'il y liſoit toute la

maladie depuis le commencement juſqu'à la fin ? Il pouſſoit même ſon effronterie juſques à deviner la nourriture que le malade avoit priſe. Une nouveauté qui a du myſtérieux fait des progrès : auſſi celle-ci ne ſe borna-t-elle pas aux prédictions dont nous venons de parler. Des impoſteurs encore plus hardis s'aviſerent de vouloir connoître dans l'urine l'âge, le ſexe, les paſſions, les défauts du ſujet qui l'avoit envoyée. Ils prétendoient même y voir comme dans un miroir fidéle la chambre, le lit du malade, la couleur même des rideaux. Telles momeries étant accréditées par l'aveuglement du peuple, ne ſeroit-ce pas renoncer au ſens commun que de vouloir s'oppoſer à leur progrès ?

Ce n'étoit pas aſſez pour cette impoſture de ſe voir établir parmi le peuple, elle paſſa chez les gens de la premiere diſtinction qui lui firent un accueil favorable. Elle fut même encenſée des plus fameux Praticiens qui furent éblouis par tant d'exemples éclatans. Après cela ſera-t-on ſurpris de voir les maiſons de ces faux prophétes de la Medecine aſſiégées de gens de tout état armés de bouteilles pleines d'urine, & d'entendre ces mêmes perſonnes décider de la capacité d'un Medecin ſur la promptitude avec laquelle il en juge ?

Quel parti prendra donc en ce cas un vrai Diſciple d'*Hippocrate*, lorſqu'il ſe voit abandonné & mépriſé de tout le monde ? Tel eſt le funeſte effet de l'intérêt qui ſéduit tous les hommes : car ce n'eſt ſans doute qu'une avarice crapuleuſe qui a porté les Medecins à abandonner la méthode de leurs Prédéceſſeurs, qui ne regardoient l'urine qu'auprès du lit du malade, & à prendre pour modéle des Charlatans, gens ſans aveu. L'indigence, il eſt vrai, en a forcé quelques-uns à prendre ce parti honteux, & les autres, cedant à leur ambition, ont achevé d'établir cet uſage, qui quoiqu'abuſif eſt la ſeule voie qui conduit au faîte de la fortune.

La pareſſe encore n'a pas peu contribué à l'avancement de ce Charlataniſme. Qu'eſt-il en effet de plus commode pour un Medecin pareſſeux que d'exercer la Medecine par l'inſpection de l'urine ſans ſortir de ſa robe de chambre ? C'eſt ainſi que les Medecins d'Alexandrie, diſciples d'*Eraſiſtrate* traitoient les maladies d'après la lecture des Livres de leurs Maîtres, & ne croyoient-ils pas pouvoir parvenir à la connoiſſance parfaite de toutes les Plantes, en regardant les deſſeins qu'on en avoit tiré ? Auſſi *Galien* en donne-t-il une idée bien juſte, lorſqu'il les appelle *Navigateurs d'après les Livres*.

C'eſt à ces differentes cauſes que cet abus doit ſon établiſſement, & l'accueil qu'on lui fait encore aujourd'hui : car depuis que les Medecins lettrés loin de le dédaigner y ont au contraire eu recours, l'impoſture a été plus autoriſée, & ſes miniſtres ont étendu leur crédit à ce point, qu'on eſt crû d'autant plus excellent Medecin, qu'on eſt plus habile à tromper le monde par les oracles qu'on prononce par l'inſpection de l'urine.

Il paroît même que quelques-uns de ces Medecins ont entrepris avec chaleur de le mettre en vogue par les ouvrages qu'ils ont écrits ſur cette matiere dans l'idiome de chaque pays : de ſorte que ces ouvrages n'ont fait qu'augmenter le nombre des Charlataus, en fortifiant le monde dans le préjugé dont il n'étoit déja que trop la dupe.

Nous examinerons en peu de mots le préjudice infamant que cet uſage porte aux Medecins & à la Medecine, qui eſt aſſurément de toutes les ſciences la plus excellente, puiſqu'elle n'a pour objet que le rétabliſſement ou la conſervation de la ſanté de l'homme.

L'incertitude de la Medecine eſt un des principaux argumens dont on ſe ſert pour la décrier. On nous objecte qu'elle n'eſt

tout au plus que l'art de conjecturer établie sur des principes douteux : mais si l'on fait attention à la méthode dont les veritables Medecins se servent, on sentira d'abord le vuide de cette objection, puisque leur pratique n'est guidée que par une doctrine qui contient des dogmes d'une certitude évidente. Je conviens qu'on est quelquefois obligé de conjecturer ; mais il n'est pas moins vrai que ces conjectures sont toujours les fruits des réflexions, dont on n'est point capable, sans avoir appris la Medecine selon des regles certaines & des principes solides.

Si donc les conjectures, qui ne sont que des connoissances incertaines, sont inséparables même de la veritable Medecine, à combien plus forte raison les décisions qui ne sont établies que sur l'inspection de l'urine seront-elles équivoques, puisqu'il faudroit alors que le Medecin tirât la connoissance des maladies d'un principe absolument incertain & trompeur, comme nous l'avons prouvé ci-dessus ? Les expressions dont il se sert découvrent assez l'insuffisance de ses principes & de ses raisonnemens, qui sont toujours douteux, généraux, équivoques. On peut s'assurer de ce que j'avance en suivant exactement les réponses ordinaires que les Charlatans

ſont lorſqu'on les conſulte ſur l'urine.

Suppoſons pour un moment qu'on apporte à un de ces Medecins une urine douteuſe, comme il arrive ſouvent, on ne peut le nier : comment ſe comportera-t-il en ce cas ? car nous avons ſuppoſé qu'on ne peut rien y découvrir. Le voici : il rapportera quelques ſymptômes qui ſont communs à preſque toutes les maladies ; il dira par exemple, le malade n'a point d'appétit, il ſent des foibleſſes dans les membres, il a des inſomnies, il rêve beaucoup, il a des maux de tête &c. Mais ſi par hazard le malade eſt tombé en létargie, que penſera-t-on alors du Medecin qui voit des inſomnies dans ſon urine ? Ne conviendra-t-on pas du ridicule de l'Art qu'il pratique ? Mais, me dira-t-on, il amuſera les hommes avec plus de fineſſe. Il parlera beaucoup, quoiqu'il ne diſe rien, qu'importe ? Il a affaire à des gens prévenus en ſa faveur. Il rapportera des choſes dont perſonne ne lui pourra prouver le contraire ; c'eſt ainſi qu'il en ſortira à ſon honneur. Mais tâchons par un exemple de déprévenir le Public. Il eſt frappant : M. *Lentilius* Medecin de l'Electeur de Saxe le rapporte dans ſes Ouvrages. » Je me trouvai » un jour, dit-il, chez un célébre Prati- » cien à qui un Payſan apporta ſon urine.

» Le

» Le Medecin l'ayant regardé pluſieurs » fois, garda pendant quelque tems un » profond ſilence. Il le rompit enfin de la » maniere qui ſuit : Ecoutez, mon ami, » vous n'avez mangé pendant quelque » tems que des pois, des féves, des raves, » des choux, du ſalé, de la viande fumée » & du pain bis, ce qui vous a fait boire » beaucoup d'eau fraîche. [comme ſi les Payſans étoient dans l'habitude de manger des Faiſans & des Perdrix & de boire beaucoup de vin.] » Cette nourriture a raſſemblé beaucoup de crudités qui affoibliſſent votre eſtomac. Vous avez ſenti » quelquefois des oppreſſions qui vous » ont obligé de boire de l'eau-de-vie; cette liqueur a échauffé votre foye, & tout » le ſang s'y eſt changé en eau. Cette eau » ſe raſſemble par-ci par-là dans votre » corps, pendant que la bile répandue » dans votre eſtomac vous ôte l'appétit, » & ſe jettant vers les parties extérieures » du corps vous cauſe des laſſitudes. D'ailleurs, comme l'orifice de votre eſtomac » ne ſe ferme pas après le repas, les mauvaiſes vapeurs qui s'élevent dans la cervelle, comme la fumée dans une cheminée. Elles vous cauſent des douleurs » & des peſanteurs dans la tête. Si vous » n'y remediez inceſſamment, il eſt à

» craindre, mon cher ami, que vous n'ayez
» la jauniſſe, & que vous ne deveniez hy-
» dropique. Or ſi l'on vouloit guérir l'eſ-
» tomac par des remedes qui échauffent,
» on vous mettroit le feu dans le foye, &
» on court riſque, en voulant rafraichir
» celui-ci, de bleſſer l'autre, qui eſt auſſi
» mince que du papier, C'eſt pourquoi il
» faut commencer par purger l'eſtomac
» de ces crudités qui ſont comme des glai-
» res des pieds de cochon : car ſi l'on fai-
» ſoit cuire de la viande dans un pot qui
» n'eſt pas nettoyé, elle ſeroit ſurement
» infectée &c. Le Medecin prononçoit ces
» mots avec une rapidité étonnante. Le
» Payſan étoit comme immobile, enchan-
» té qu'il étoit de la ſcience de cet hom-
» me. Pour moi j'en fus ſi indigné que je
» ne pus me réſoudre à reſter dans la
» chambre pour entendre la concluſion
» judicieuſe d'un diſcours auſſi bien rai-
» ſonné. Je rentrai cependant quelques in-
» ſtans après. Le faux Hippocrate me de-
» manda pourquoi je l'avois quitté. Je lui
» fis ſentir que je n'avois pû obtenir de
» moi de prêter plus longtems l'oreille
» aux fauſſetez qu'il avoit débitées avec
» tant d'effronterie : à quoi il me répon-
» dit en éclatant de rire, que c'étoit ainſi
» qu'il falloit ſe faire de la réputation par-
» mi le peuple.

Mais faut-il être d'un génie bien ſupérieur pour connoître la fauſſeté & l'impudence d'un tel diſcours, & doit-on être ſurpris que des gens de mérite ſe moquent ſi hautement de la Medecine ? Que tout Medecin rougiſſe donc de proſtituer ainſi ſon honneur & celui de tout le Corps à un gain auſſi peu conſidérable.

Suppoſons cependant qu'un Medecin ſe comporte avec tant de circonſpection, & maſque ſi bien ſa fourberie que perſonne ne puiſſe s'en appercevoir, il n'eſt pas moins certain que ſon état & la nobleſſe de ſon Art lui défendent plus qu'à tout autre d'enfiler des routes auſſi obſcures & auſſi indignes d'un honnête homme : car ſi l'on déteſte avec raiſon la mauvaiſe foi dans ceux à qui l'on confie ſes biens & ſes intérêts, quelle horreur ne doit-on point avoir de la fourberie dans les Medecins, à qui les hommes confient leur vie, dont tout le reſte dépend ?

J'excuſerois néanmoins en quelque façon ces Charlatans, s'ils ſe contentoient de conjecturer ſur l'urine, ſans s'aviſer d'ordonner des remedes pour des maux, dont ils n'ont aucune idée ; mais non : ils ne s'en contentent point, ils tranchent même du deſpotique. Se comporter ainſi, n'eſt-ce pas ſe jouer des hommes, & ſa-

crifier effrontément leur vie à un vilain intérêt & à une ambition baſſe & crapuleuſe ? *Siccine luditur de Corio humano ?*

D'ailleurs n'eſt-il pas vrai que puiſqu'un tel Charlatan ne peut point connoître la nature de la maladie, les remedes qu'il ordonne peuvent être contraires, & conſéquemment funeſtes, & en ce cas je ſoutiens qu'il eſt coupable d'aſſaſſinat, quand même le malade en reviendroit. Mais, dira-t-on, il donnera des remedes qui ne font ni bien ni mal. Cela ſe peut, j'en conviens, & en ce cas cependant n'eſt-il pas voleur, puiſqu'il tire un honoraire qu'il n'a point mérité ? N'eſt-il pas la cauſe outre cela que le malade n'ayant point appellé d'autre Medecin, qui après avoir examiné tous les ſymptômes auroit pû le rétablir, périt au contraire par cette négligence ; je demande s'il n'eſt point reſponſable de cet accident ?

J'entends que l'on m'objecte déja que ce que je viens d'avancer n'eſt fondé que ſur une fauſſe ſuppoſition, puiſque je veux que l'urine ne ſuffiſe pas pour faire connoître diſtinctement toutes les maladies, & que l'expérience prouve au contraire très-évidemment qu'on a vû des hommes dans tous les ſiécles ſi experts dans l'art de juger par l'inſpection de l'urine, qu'ils y

connoiſſoient toujours la nature de la maladie des ſujets dont on leur préſentoit l'urine : puiſque cela eſt poſſible, on conclura, comme je le prévois, que les Medecins loin de bannir cet Art, devroient plûtôt s'étudier à s'y perfectionner.

Voilà, je penſe, le ſujet de notre diſpute. Diſcutons-le & décidons. Pour conclure quelque choſe de certain, il faut préalablement remarquer que les expériences naturelles méritent d'autant plus de foi, qu'elles s'accordent avec la raiſon, & que la foi au contraire qu'on doit aux évenemens diminue d'autant plus & devient plus ſuſpecte que les choſes qu'on raconte ſont abſurdes & contraires à la raiſon. Je ne parle ici que de ce qui eſt du reſſort de la Medecine. Avant donc que de faire des recherches ſur ce qui arrive, examinons la poſſibilité & l'impoſſibilité de la choſe en queſtion.

D'abord je mets en théſe qu'on ne peut connoître par la ſeule inſpection de l'urine toutes les cauſes, ſymptômes & circonſtances de toutes les maladies : & je le prouve. Si l'on pouvoit par la ſeule urine découvrir le genre & l'eſpece de la maladie qui afflige un homme abſent, il faudroit néceſſairement y trouver des indications propres à cette maladie, que l'on ne trou-

veroit pas dans l'urine de quelqu'un qui auroit une maladie oppoſée, c'eſt-à-dire, comme chaque maladie a ſes ſymptômes particuliers qui la font diſtinguer, il faudroit de même que chaque maladie eût une urine propre à elle ſeule, qui ne pût paroître dans aucune autre maladie differente : car ſans cela la même urine indiqueroit pluſieurs maladies differentes entr'elles. Cependant cela arrive tous les jours : car nous obſervons dans l'urine des qualités communes à pluſieurs maladies diamétralement oppoſées & qui ont des cauſes abſolument differentes, par exemplr, on voit une urine indigeſte, aqueuſe & auſſi claire que l'eau de fontaine dans la Cachexie, dans la Chloroſis & dans d'autres maladies qui dépendent d'une indigeſtion, de même que dans la Paſſion Hyſtérique, dans la Gravelle, dans les Fiévres violentes, ardentes & malignes, principalement lorſqu'elles ſont accompagnées du délire. Préſentons à quelque Charlatan cette urine indigeſte & aqueuſe; je veux qu'il ſçache qu'elle doit être telle dans toutes ces maladies : à laquelle l'attribuera-t-il, s'il ne tire point de lumiere de quelqu'autre indication ? S'il dit que c'eſt la Cachéxie, ce ſera peut-être une fiévre ardente. Se déclare-t-il pour celle-

ci, il peut ſe tromper, puiſque ce n'eſt peut-être qu'une paſſion hyſtérique, & comment ſe décidera-t-il enfin, ſi cette urine aqueuſe n'eſt que l'effet d'une boiſſon diurétique, comme de la bierre & d'autres liqueurs qui ont cette vertu? On voit par là le riſque que les Medecins courent de ſe tromper, & combien ils ſe rendent ridicules par des déciſions auſſi frivoles que haſardées. La même incertitude ſubſiſte dans l'urine rougeâtre: car elle l'eſt dans les Fiévres ardentes comme dans le Scorbut, dans l'Arthritis &c.

Je ſens l'objection qu'on va me faire. On me dira ſans doute que quoique l'urine paroiſſe parfaitement égale à ceux qui ne s'y entendent pas, ceux qui ſont exercés dans cet Art y trouvent une grande difference. Ils me porteront ſans doute pour exemple des gens qui n'étant point accoutumés à voir des agneaux, les trouvent tous ſemblables, en ſorte qu'ils ne ſçauroient les diſtinguer, s'ils ne different ſenſiblement de couleurs, tandis que le Berger au contraire les diſtingue ſans difficulté. Ainſi, me diront-ils, ceux qui ſont exercés à l'inſpection de l'urine en tirent beaucoup plus d'indication que ceux qui ne ſe ſont point familiariſés avec cette doctrine. Il eſt libre à chacun de croire ce

qu'il voudra ſur cet article : pour moi, je me rends à l'expérience qui me prouve tous les jours que les urines ſe reſſemblent dans des maladies differentes.

Or quoique l'inſuffiſance de l'indication de l'urine ait été démontrée, on la prouve encore plus évidemment ſi l'on obſerve avec moi que l'urine change même dans le même malade, quoique la maladie ne varie point. Elle prend en effet des formes ſi differentes, que ſi le malade ſouffroit autant de changement, on ne prendroit plus ſa maladie pour la même. Je paſſe ici ſous ſilence les changemens notables dont la rendent ſuſceptible le mouvement, le repos, le ſommeil & les differentes quantités & qualités de nourriture ; mais je ne ſçaurois m'empêcher de faire obſerver ici la grande altération qu'on y remarque, ſuivant qu'on urine plûtôt ou plus tard après le repas. L'urine qu'on rend après avoir bû abondamment des boiſſons aqueuſes, eſt indigeſte, abondante, inſipide & aqueuſe : celle au contraire qu'on rend après la chilification eſt plus cuite, plus piquante, plus ſalée & plus puante. Après que le chyle eſt changé en ſang, l'urine eſt en moindre quantité : elle eſt plus ſalée, plus puante & plus teinte ; mais celle qu'on rend après une longue rétention, &

qui

qui ſe forme tant des parties fluides que du frottement des ſolides, eſt dans une petite quantité, très-piquante, extrémement ſalée, puante, très-rouge, approchant de la putrefaction. Si donc on n'a aucune connoiſſance de l'état du malade, ni du tems de l'excrétion, je voudrois ſçavoir comment on peut décider, ſi la rouſſeur & la crudité de l'urine eſt cauſée par la maladie même, ou ſi c'eſt parce qu'elle a ſejourné plus ou moins de tems dans le corps.

Ajoutons que l'urine eſt differente dans le même ſujet ſuivant les differentes periodes de ſa maladie. Elle eſt même ſi differente dans les mêmes malades, & elle change tellement d'un jour à l'autre, que ſi l'on en envoye aujourd'hui chez un Medecin, & que l'on lui en envoye demain d'autre du même ſujet, je ſuis certain qu'il ne pourra deviner ſans quelqu'autre indication, que c'eſt l'urine de la même maladie.

Les Charlatans s'éleveront ſans doute contre mon obſervation: car, diront-ils, ſoit que l'urine ſoit rouſſe ou aqueuſe, qu'elle ait du ſédiment ou non, ou qu'elle ſouffre quel changement qu'on voudra par les cauſes que nous avons rapportée ci-deſſus, elle aura cependant quelq

qualité particuliere, qui lui ſera imprimée par chaque maladie. Elle conſervera, continueront-ils, ce caractere ineffaçable qu'ils y découvrent, quelque caché qu'il puiſſe être à tout autre qu'à eux. C'eſt ainſi que ces impoſteurs en impoſent au public ſous l'apparence de la raiſon; mais ſi nous leur accordons même pour un moment, que ce caractere qui eſt propre à chaque maladie & qui en indique la cauſe & la partie affligée, eſt toujours inſéparable de l'urine, & que conſéquemment il ſert à faire connoître toutes les maladies; cette connoiſſance ſuffiroit-elle pour décider hardiment ſur la maniere dont on doit les guérir? Pour entreprendre une guériſon, il faut que le Medecin connoiſſe à fond la violence de la maladie & les forces du malade. Aura-t-on l'impudence de dire encore que l'urine l'indique? Je veux bien accorder pour un moment que le même caractére ſi diſtinctif en marque auſſi la violence, mais en trouvera-t-on quelqu'un qui indique les forces du malade? Il faudroit aſſurément qu'il fût bien imprimé dans l'urine, puiſqu'il s'y conſerveroit parmi tous les changemens qu'elle ſubit à chaque inſtant, & qui lui donnent un autre caractére diamétralement oppoſé au premier. Mais il eſt aſſez évident qu'on

ne peut jamais par l'inſpection de l'urine décider avec certitude de la violence de la maladie, du plus ou du moins de force, puiſqu'il arrive ſouvent dans la Peſte & dans d'autres maladies malignes que l'urine paroiſſe très-bien conditionnée, quoique le malade en meure, & qu'au contraire on la décide mauvaiſe, quoique le malade en releve ?

Que nous ſerions heureux ſi nous trouvions tous ces caractéres dans l'urine. La Medecine deviendroit facile, puiſque nous n'aurions qu'à étudier l'inſpection de l'urine, qui nous conduiroit d'un pas certain à leur difference & à leur guériſon !

Mais quand j'accorderois que l'urine eſt ſi ſuſceptible de tous ces differens caractéres, qu'elle ne ſe trouve jamais la même dans differentes maladies, avouerai-je pour cela que des Charlatans, dont la plûpart ſont des vagabonds, qui ont fait vœu d'ignorance, ſoient capables de les découvrir, & d'or donner en conſéquence ?

Pour exercer la Medecine par la ſeule inſpection de l'urine, il faut du moins connoître les ſymtômes ordinaires & eſſentiels de toutes les maladies, auſquelles les hommes ſont ſujets. Ne faut-il point outre cela diſtinguer avec diſcernement le caractére propre de toutes les maladies en général

& de chacun en particulier, & poſſeder à fond l'impreſſion qu'elles peuvent faire dans l'urine ? Je dis plus, & tout le monde en conviendra : il faut ſçavoir les remedes propres à guérir chaque maladie, que l'urine nous indique, à moins qu'on ne veuille ſoutenir, ce qui ſeroit ridicule, que l'urine indique & la maladie & les remedes propres à ſa guériſon.

Si donc on accordoit, que la connoiſſance de toutes les maladies dépend de la ſeule inſpection de l'urine, ce que nous avons dit prouve plus qu'il ne faut qu'il n'y a qu'un Medecin entendu & verſé dans la matiere medicale qui puiſſe pratiquer la Medecine ſur l'inſpection ſeule de l'urine. Mais les vrais Medecins connoiſſent trop l'inſuffiſance de ces indications pour exercer aux dépens de leur probité un métier auſſi bas & auſſi trivial. Ils laiſſent ce ſoin infâme à des ignorans ambitieux, qui foulant aux pieds l'honneur & la probité, n'ont en vûe que leur intérêt particulier.

Ne pourroit-on point comparer ces faux Dieux de la Medecine au vil Cordonnier, dont *Phédre* raconte cette fable plaiſante : » Un miſérable Cordonnier qui avoit perdu tout ſon bien, ayant commencé à » exercer la Medecine dans un Pays étran- » ger s'étoit acquis beaucoup de réputa-

» tion en vendant une drogue qu'il avoit
» nommée Alexipharmaque ou Contre-
» poiſon. Etant un jour tombé malade, le
» Bailli de la Ville pour éprouver ſa capa-
» cité, fit ſemblant de mêler du poiſon
» dans un gobelet d'eau, où il avoit mis de
» l'Alexipharmaque du Charlatan. Il lui
» ordonna d'en boire. Le faux Medecin,
» qui craignoit s'empoiſonner, lui avoua
» ingénuement que ce n'étoit point à ſes
» connoiſſances dans la Medecine, mais à
» la bêtiſe du peuple qu'il devoit ſa répu-
» tation. Sur quoi le Bailli ayant fait aſ-
» ſembler le peuple, prononça les paro-
» les ſuivantes : A quel excès de folie n'ê-
» tes-vous point parvenus, mes Enfans,
» puiſque vous confiez votre vie à un mi-
» ſerable Cordonnier à qui perſonne n'a
» plus voulu ordonner une paire de ſou-
» liers.

Combien eſt-il de ces faux Prophétes, qu'on peut comparer avec raiſon à l'homme de *Phédre*, qui abuſant de la prévention du peuple qui croit que la ſeule inſpection de l'urine, peut faire un Medecin habile, profitent de ce préjugé, & qui plâtrant leur ignorance de mille fourberies, s'acquiérent une haute réputation !

Quoi de plus ſurprenant en effet que cette aveugle crédulité du peuple, qui au

mépris de ſa vie s'abandonne entiérement à un Charlatan, homme ſans aveu échapé à un vil métier par la lecture ſuperficielle de quelque livre qui traite de l'inſpection de l'Urine ?

Les veilles & la pénible étude dont nos plus célébres Praticiens font leur unique occupation, ne devroient-elles pas deſſiller les yeux du Public, puiſque ſelon *Hippocrate* la vie de l'homme eſt trop courte & la ſcience de la Medecine trop étendue * pour que quelque Medecin pour bien verſé qu'il ſoit dans ſon Art, oſe ſe flatter de marcher d'un pas aſſuré dans toutes les maladies ? Eh quoi la ſeule inſpection de l'urine étudiée ſuperficiellement fera plus que les obſervations exactes qu'un Medecin éclairé & étroitement attaché aux devoirs de ſon état n'ont pû faire ? On ſent le ridicule d'une propoſition auſſi téméraire.

On comprend donc aiſément que les Charlatans ordinaires, gens illettrés & ſans pratique ſont incapables de guérir les maladies par la ſeule inſpection de l'urine. Pour détruire toute raiſon d'en douter je vais établir ce que j'avance par des preuves auſſi claires que convainquantes.

---

* *Ars longa, vita brevis.* Aphoriſme I.

Toutes les connoiſſances de l'homme lui ſont naturelles & pour ainſi dire innées ou acquiſes. Or la Medecine ne peut pas être innée à ces Inſpecteurs d'Urine : car ſi cela étoit, elle ſeroit commune à tous les hommes, & un chacun ne ſent que trop qu'il eſt privé de ces lumieres utiles à la conſervation ou au rétabliſſement de ſa ſanté. Concluons donc, que cette ſcience eſt néceſſairement acquiſe par celui qui la poſſede. Or je ne connois que deux moyens, qui puiſſent nous conduire à la connoiſſance d'une choſe dont nous n'avons aucune idée. Le premier eſt de l'approfondir ou de l'inventer de nous-mêmes, le ſecond de l'apprendre par d'autres, en profitant de leurs inſtructions & des lumieres qu'ils nous communiquent. Mais il eſt impoſſible, qu'un homme puiſſe par lui-même, acquerir toutes les connoiſſances, qui ſont inſéparables de la veritable Medecine, ce que je prouverois aiſément ſi je voulois entrer dans le détail de toutes les connoiſſances, qu'exigent les différentes parties que cette ſcience renferme. Comme ce détail nous éloigneroit de notre but, contentons-nous de prouver, qu'un homme ne peut par lui-même & ſans un autre ſecours acquerir les connoiſſances qui ſeroient abſolument néceſſaires pour tirer de

la ſeule inſpection de l'Urine les indications propres à le faire decider avec certitude ſur la qûalité des maladies, ſur leur évenément & ſur les remedes qui conviennent à leur guériſon.

Suppoſons donc, que dans l'Urine de chaque malade on trouve une indication particuliére de la maladie qui l'afflige, & que de là il s'enſuive qu'on peut connoître toutes les maladies par l'inſpection de l'urine, que pourroit-on conclure ? peu de choſe, puiſqu'il faudroit non ſeulement pour acquérir la ſcience de cette indication propre, avoir vû toutes ſortes de maladies, & avoir obſervé, comment l'urine qui les caracteriſe toutes en particulier, eſt conſtituée, mais encore avoir eu ſouvent l'occaſion de pratiquer de la même maniere ces obſervations.

Qui ne voit la difficulté qu'il y a de trouver ces occaſions, qui ſe preſentent rarement, attendu que la diverſité infinie, qu'on obſerve dans des maladies d'une même eſpéce rend la choſe preſque impoſſible ? D'ailleurs la vie de l'homme, quel que fut l'âge qu'il pût atteindre, ne ſuffit pas pour examiner toutes ces circonſtances : ſon eſprit ſeroit trop borné pour les comprendre, & la memoire trop ingrate, ou, pour mieux dire, trop bornée pour

les lui répréſenter dans l'occaſion.

Mais je veux qu'un homme ſoit capable de tant de connoiſſances, attribuera-t-on cette perfection à des Charlatans, enfans de la pareſſe & de l'oiſiveté, que le moindre travail allarme, & qui n'ont jamais approché le lit d'un malade ?

Il eſt donc évident qu'ils n'ont pû acquérir cette ſcience par eux-mêmes. Voïons en peu de mots s'ils l'ont puiſée chez les autres. Il faudroit en ce cas qu'ils fuſſent guidés par la lecture des livres qui traitent de cette matiere, ou inſtruits par des Maîtres experts dans cet Art : car nous avons déja prouvé qu'il eſt impoſſible à un ſeul homme de faire toutes les obſervations néceſſaires pour découvrir le caractere de chaque maladie dans l'urine. Peut-être ces connoiſſances ſont-elles un aſſemblage des obſervations que leurs Confreres ſe ſont mutuellement communiquées. Je veux que cela ſoit ainſi, pourvû qu'on remarque en même tems, que tous ces Charlatans ne ſont dans le fond que des parfaits ignorans, incapables d'entendre les Auteurs, & que d'ailleurs il n'en eſt point qui ait décrit préciſément ces caractéres.

On pourroit donc conclure, qu'ils ont acquis cette ſcience d'un Maître, qui les y a inſtruits. Mais quel eſt ce Maître ? dans

quelle Académie enſeigne-t-on cet Art ? ſe ſont-ils inſtruits par les converſations particuliéres qu'ils ont eues avec des ſçavans Medecins, qui déteſtent avec raiſon cette pratique ? leurs confreres enfin leur ont-ils communiqué leurs lumieres ? quoi de plus faux ? car tous ces faux Eſculapes gardent un profond ſilence ſur leur ſecret. Mais quel eſt-il ce ſecret ? Notre Charlatan étoit hier un vil Ouvrier, il eſt aujourd'hui Medecin, le dirai-je, du Pot de Chambre, il ſera demain ſans doute le veritable Echo du Dieu de la Medecine. C'eſt ainſi que les Metamorphoſes, qui autrefois n'étoient qu'imaginaires, deviennent réelles dans le ſiécle où nous ſommes.

Si toutes ces raiſons ne peuvent arracher le peuple à ſa prévention, ou s'il eſt vrai, que les Charlatans poſſedent réellement cette ſcience, il faut que l'on m'accorde, qu'ils la tiennent d'un bon ou d'un mauvais eſprit. Voudra-t-on me perſuader, qu'ils ſont inſpirés de l'Eſprit de Dieu ? Cela ne me ſurprendroit pas : car on a vû de ces Impoſteurs répondre : d'où eſt-ce que les Apôtres avoient tiré leurs dogmes, lorſqu'on leur demandoit d'où ils avoient tiré leur ſcience. Telle eſt l'effronterie d'un fourbe demaſqué, qui loin de

rougir de ſe jouer de la vie des hommes, ſe fait encore un jeu du ſacré comme du prophane !

Peut-être font-ils leurs prédictions ſur l'urine par quelque magie ; ce qui me paroît peu vraiſemblable, comme le prouvent les platitudes dont ils aveuglent les inſenſés qui viennent les conſulter.

Mais, diront les gens enthouſiaſmés du faux mérite de ces Eſculapes, on ne peut douter que dans tous les ſiécles il n'y ait eu des Medecins qui ont donné des preuves manifeſtes de leur habileté dans cet Art. L'un me dira pour le prouver, que dix Philoſophes ayant un jour envoyé un verre plein de leurs urines, l'Oracle conſulté demanda dix piéces, pour indiquer qu'il y avoit reconnu les urines de dix perſonnes differentes. L'autre me racontera avec confiance qu'une ſervante ayant un jour répandu une grande partie de l'urine que ſa maîtreſſe lui avoit ordonné de porter chez un de ces Medecins, & l'ayant remplacée avec du piſſat de vache, l'Eſculape lui avoit répondu à l'aſpect de cette urine, que la malade mangeoit trop d'herbes. Un autre enfin, pour achever de me convaincre, me dira qu'un uſurier fort riche ayant un jour envoyé de ſon urine avec trois ſols pour le payement,

l'homme divin répliqua fort ſçavamment, que pour examiner une urine mêlée de la ſueur & du ſang de ſon prochain il méritoit bien cent piſtoles.

On ſe contentera ſans doute que j'ajoute autant de foi à ces hiſtoires qu'à ce que *Diogéne Laërce* & *Suidas*, Auteurs très reſpectables racontent de *Démocrite*, qui voulant éprouver la ſcience d'*Hippocrate*, fit apporter du lait de chévre, & que l'ayant regardé il prononça d'abord que les chevreaux de la premiere ventrée étoient noirs.

Je ne prétends pas abſolument nier, que ces Inſpecteurs n'ayent quelquefois prononcé ſur la véritable qualité des maladies; mais doivent-ils ces jugemens à leurs propres connoiſſances, ou plûtôt n'en ſont-ils point redevables à l'une des deux ſupercheries que je vais mettre au jour? car ou ils devinent par eux-mêmes ou par les autres. Par eux-mêmes, en converſant avec ceux qui leur apportent l'urine, en leur faiſant pluſieurs queſtions, & en leur arrachant lorſqu'ils y penſent le moins l'aveu des circonſtances qu'ils répétent enſuite ſous des nouvelles expreſſions, par exemple, lorſqu'ils veulent ſçavoir le ſexe du malade dont ils examinent l'urine, ils ont la ruſe de demander quand

eſt-ce que la perſonne l'a évacuée, ou quelqu'autre choſe ſemblable. Comme le pronom eſt abſolument néceſſaire pour la réponſe, il leur apprendra le ſexe du malade. Ce détour toutefois n'eſt que le lieu commun des Charlatans ; s'il ne leur réuſſit pas, les émiſſaires qu'ils mettent en campagne ſçavent les rendre Prophétes.

Ne ſe pourroit-il pas auſſi qu'ils ne duſſent le don de prophétiſer qu'à la fidélité d'un domeſtique chargé du ſoin d'entretenir pendant leur abſence ceux qui apportent l'urine, & de leur arracher ſans affectation l'aveu des circonſtances dont ils ſont les témoins auriculaires, étant cachés derriere une cloiſon. C'eſt de cette façon que *Foreſtus* dit dans ſes Ouvrages qu'une femme ſe fit une grande réputation dans la Medecine.

Je paſſe ſous ſilence tant d'autres détours dont ils ſe ſervent, comme celui de corrompre les gardes des malades dont ils reçoivent des inſtructions, & qui ſe rendent complices de leur fourberie, en engageant les malades à leur envoyer de leur urine.

Mais, me dira-t-on, comment ſe peut-il qu'ils rendent des Oracles auſſi certains que ceux mêmes d'Apollon, ſans être éclairés que de leurs propres lumieres,

C'eſt préciſément là l'état de la controverſe, & c'eſt ce dont je nie abſolument la poſſibilité : car qu'on m'indique un de ces Charlatans dont on vante les miracles, j'enverrai chez lui quelqu'un qui ſçaura compoſer ſon viſage & affecter un air malade. Je lui donnerai l'urine d'un homme vigoureux & ſain, je la mêlerai même avec celle de quelqu'Animal ou avec de l'eau ; qu'alors l'Echo d'Apollon l'examine avec toute l'attention poſſible, je ſuis certain qu'il donnera dans l'erreur, & que l'ouverture de la boëte de Pandore le couvrira de confuſion, & nous connoîtrons enfin le Medecin par ſa ſcience, ou pour mieux dire, l'Aſne par ſes oreilles.

Mais telle eſt la force du préjugé dans qu'Apologiſte enthouſiaſmé d'un faux mérite qui l'a ébloui, il perſévere toujours dans ſon aveuglement, quelque ſoin qu'on ſe donne pour l'en ſortir.

Ce qui me paroît encore plus inſupportable que tout le reſte, c'eſt qu'ils nomment très-ſouvent des maux qui ſont impoſſibles, & qui n'ont jamais été connus dans la Medecine, comme que l'eſtomac eſt déplacé, qu'il y a des bullules d'eau dans le foye, ou que le foye eſt tout conſommé, qu'il y a des obſtructions dans la Trachée-Artére qui cauſe l'extin-

ction de la voix du malade, que le cerveau s'eſt affaiſſé, que le cœur eſt plein de puſtules, que les reins ſont fondus & qu'ils ont coulé par la veſſie. Des prédictions auſſi folles ne portent point préjudice, s'ils ſe bornoient à les faire ; mais ils ont le front de paſſer outre ; ils promettent de réparer & de remplacer ce qui manque. Quel autre but veut-on donc que je leur donne que celui de voler le prochain, de rendre leur crime impuni par des dehors trompeurs, & d'envelopper leur larcin dans des promeſſes, qui gagnent le peuple ſans le ſatisfaire ?

Que ce même peuple ſoit la dupe de ſa crédulité, je n'en ſuis pas ſurpris, ſon ignorance l'excuſe. Mais que des gens auſſi diſtingués par leur naiſſance & leur rang, que par leur ſcience & leur mérite particulier ne ſe contentent pas de défendre des gens auſſi mépriſables, mais qu'ils hazardent même leur vie ſi utile à la ſocieté en la ſacrifiant à l'ignorance effrontée de tels impoſteurs, c'eſt ce que je ne puis pas comprendre.

Eh quoi ? eſt-on donc ſans reſſource & n'a-t-on pas des Medecins d'une probité diſtinguée, conſommés dans cet Art par un travail & une pratique infatigables, que l'on peut conſulter, & dont on peut atten-

dre toute ſorte de ſoulagement ? Je dis plus : qu'on ne néglige rien pour lever tout doute ſur ce que j'ai avancé. Qu'on méne un de ces Charlatans chés le véritable Medecin, dont je viens de parler. Il lui préſentera l'urine d'un ou de pluſieurs malades, par exemple de ceux qui ſont attaqués d'une pleureſie, diſſenterie, d'une fiévre ardente, de la petite verole ou de l'Apopléxie. Si le Charlatan indique alors l'eſpéce de la maladie ſans aucun détour, je ſuis certain, qu'il recevra du digne Diſciple d'*Hippocrate* tous les hommages dû à *Eſculape* même.

Mais finiſſons de traiter des choſes auſſi abſurdes. Nous avons raporté des preuves ſuffiſantes, pour déterminer ceux mêmes qui n'ont pas la moindre idée de la Medecine à croire, qu'on ne peut par la ſeule inſpection de l'Urine connoître & guerir les maladies.

REMAR-

REMARQUES

SUR la Tumeur, qu'on trouve quelquefois sur le dos des Enfans nouveau-nés accompagnée de l'Epine du Dos fendu ë, connuë sous le nom

DE

SPINA BIFIDA.

DEPUIS que le célébre *Tulpius* * a donné une description exacte & la figure de la Tumeur de l'Epine du dos des Enfans nouvellement nés, connuë sous le nom de *Spina Bifida*, cet accident est connu parmi les Chirurgiens modernes comme une maladie qui com-

* Observat. Liv. III. Chap. XXIX. & XXX.

me pluſieurs autres ſe préſentent régulié-rement de la même maniere, & qui doit toujours être traitée ſuivant certaines régles de l'Art établies par l'expérience. On ne craint plus de ſe méprendre & de faire les bévûes que *Tulpius* rapporte, & qui précipitoient ſouvent la mort de ces pauvres innocens en ouvrant ces tumeurs, à moins qu'on ne fût aſſez malheureux de tomber entre les mains des gens ignorans & aveugles au milieu de tant de lumieres qu'on a acquiſes aujourd'hui ſur cet accident.

Dautres Medecins habiles ont ſuivi les traces de *Tulpius* en publiant les Obſervations & les Expériences qu'ils ont faites: deſorte que ceux, qui ſeront conſultés là-deſſus, ont la facilité de s'inſtruire ſur cette maladie, & de la traiter avec certitude.

Cependant je ſuis ſurpris, que *Tulpius* ne faſſe aucune mention d'autres Auteurs, qui en ont traité avant lui. Je remarque même, que tous ceux, qui en ont parlé depuis, ne remontent que juſques aux Obſervations de cet Auteur; ce qui porteroit à croire, qu'on n'en avoit aucune idée avant lui, & qu'elle avoit été inconnuë, ou que du moins on n'en avoit fait aucune deſcription.

Il se peut, qu'on ne trouve avant *Tulpius* aucun Auteur, qui ait parlé de cet accident sous le nom de *Spina Bifida*, parce qu'il n'étoit sans doute point regardé avant cet Auteur comme un accident régulier, auquel on devoit donner un nom particulier, & qu'on pouvoit réduire comme d'autres accidens connus & ordinaires à des certaines regles de la Medecine & de la Chirurgie. Il paroît, que cet accident ayant été observé par des gens experts dans l'Art a été déclaré comme une difformité extraordinaire, & que les enfans, qui en étoient affligés, ont été considerés comme des monstres, dont les Espéces sont infinies.

Mais je vais prouver ici par un exemple que cette tumeur qu'on appelle aujourd'hui *Spina Bifida*, a été connuë & même décrite longtems avant les Observations de *Tulpius*.

Bonetus * raporte le cas suivant d'après les Observations de *Gaspard Bauhinus* Certaine femme étant enceinte tomba d'une échelle sur son dos. Cette femme eut ensuite des grandes frayeurs occasionnées par l'horreur qu'elle eut des ulceres de certaines personnes, qui en étoient affligées

* *Sepulchr. Anatom.* Tome III. pag. 216.

& qui ſe préſentérent devant elle. Elle accoucha en ſon tems d'une fille, qui avoit l'Epine du dos fendue. Il y avoit une tumeur de la grandeur d'un œuf ſur les Vertebres. Cette tumeur étoit molle, de pluſieurs couleurs, & elle reſſembloit aſſés à une veſſie pleine. Le Medecin ordonna qu'on fît une inciſion, de peur que l'acrété de l'humeur qu'elle renfermoit, ne cariât les os. Mais on n'éxecuta pas l'ordonnance. On mit de l'huile de Chamomille & de roſes ſur la tumeur, qui perça la nuit d'après, & dont il ſortit une matiere ſereuſe, purulente & puante. On donna à l'enfant des remedes déterſifs & anodins; mais il mourut trois jours après avec des convulſions.

On ouvrit le Cadavre dans la partie affligée, on ne remarqua aucune ouverture, qui communiquât avec le bas-Ventre, quoique pluſieurs euſſent penſé qu'une partie de l'Urine s'y épanchoit. On trouva la moëlle du dos à découvert: deux vertebres manquoient; mais les autres étoient entieres. L'auteur ne décide pas ſi ces vertebres avoient été cariées & conſommées par l'action de la matiere purulente. Il n'en trouva aucun veſtige. Les autres vertebres d'ailleurs n'avoient point été attaquées. Il paroît ſe déterminer à croire que cet acci-

dent n'eſt qu'un effet funeſte de la chûte de la mere.

Pour faire quelques remarques générales touchant cet accident autant qu'il eſt connu aujourd'hui, je dirai 1°. que l'apparence extérieure de cette tumeur eſt preſque la même dans tous les ſujets, c'eſt-à-dire qu'elle a la forme d'une veſſie qui ſe trouve ſur l'épine du dos, & le plus ſouvent dans les lombes, qui eſt molle & remplie d'une matiere aqueuſe. La difference qu'on y remarque conſiſte en ce que 1. la tumeur eſt plus ou moins grande. 2. qu'elle ſe trouve plus haut ou plus bas ſur l'épine du dos, & 3. qu'elle eſt ordinairement de couleur de pourpre, & quelquefois brune, ou de quelqu'autre couleur.

II. Quelquefois & même très-ſouvent les Enfans qui naiſſent avec ces tumeurs ont les jambes tortues & recourbées en arriére; cependant cette difformité n'eſt pas abſolument inſéparable de l'autre.

III. La fente dans l'épine du dos qui accompagne communément cette tumeur, & dont celle-ci porte le nom, differe beaucoup dans les ſujets differens. 1. La ſéparation eſt ou plus haute ou plus baſſe. Elle eſt communément dans les vertébres des lombes; ſouvent elle ſe trouve dans quel-

ques-unes, quelquefois dans toutes, (à moins qu'on ne veuille mettre ceux à qui ce malheur arrive au nombre des monſtres) ſouvent dans l'*Os ſacrum*. 2. La fente traverſe tout-à-fait les vertébres, de ſorte qu'on n'y touche rien d'oſſeux, mais qu'on rencontre immédiatement le Peritoine, d'où elle n'a fait qu'écarter les éminences épiniformes des vertébres, qui malgré cela ſont dans leur entier. 3. Souvent il manque quelques-unes des vertébres, comme dans le cas rapporté ci-deſſus. 4. ou l'on trouve une ouverture entre deux vertébres, ſans qu'elles ſoient fendues en effet. On trouve un exemple de ce dernier cas dans *Bonetus* *, où l'ouverture étoit ſi petite, qu'on pouvoit à peine y introduire le petit doigt. Elle ne ſe terminoit pas au Peritoine. Elle paſſoit juſques dans la cavité même du ventre; ce qui fit ſans doute que l'humeur de cette tumeur s'étant écoulée dans la cavité du ventre, l'enfant eut une hydropiſie générale, & qu'une partie des eaux ſe raſſemblerent principalement dans le *Scrotum*, ou que l'humeur s'étant écoulée de la cavité du ventre par cette ouverture cauſa cette tu-

* Sepulchr. Anatom. Tom. III. pag. 296.

meur ſur l'épine du dos. Il arrive ſouvent que cette tumeur n'eſt point accompagnée de fente ou d'ouverture dans l'épine du dos, & que peut-être la difference de la fente ou encore le défaut dans les vertébres varient autant & ſoient auſſi diverſifiés que l'accident même. Comme on n'a pas ſouvent l'occaſion de faire l'Anatomie des ſujets qui en meurent, il eſt naturel que pluſieurs circonſtances de ce mal nous reſtent cachées. Mais on ne peut douter que la moëlle allongée de ceux qui ont l'épine fenduë ne ſoit extrémement alterée.

Quant à la maniere de traiter cet accident, l'expérience nous a appris dans tous les cas, que cette tumeur s'ouvrant naturellemenr ou par le ſecours de l'inciſion, eſt ſuivie d'une mort certaine, mais plus prochaine dans les uns que dans les autres : conſéquemment il n'eſt rien de plus ſalutaire que de ſe ſervir des remedes adſtringents qu'on applique ſur la tumeur, pour la tenir fermée.

V. Si l'on pouvoit ſe former une idée diſtincte de la cauſe de cet accident, & de la maniere dont il eſt produit par cette cauſe, il eſt vraiſemblable que la guériſon en ſeroit plus avancée, & qu'on auroit pû trouver une maniere plus ſure de le trai-

ter que n'eſt celle dont on ſe ſert juſqu'à préſent. Mais tout eſt encore obſcurité. 1. Il eſt des gens qui l'attribuent à la force de l'imagination de la mere qui agit ſur l'enfant, ſoit qu'après quelque refus qu'on lui a fait, ou dans quelque grande terreur, ou pour quelqu'autre raiſon elle ſe grate ou ſe donne quelque coup ſur le dos, ou qu'elle s'y bleſſe par une chûte ou de quelqu'autre façon pendant ſa groſſeſſe. La maniere dont l'un ou l'autre accident ſe communique à l'enfant, eſt difficile à expliquer : cependant on remarque très-fréquemment, que les meres, qui mettent au monde des Enfans avec une *Spina Bifida*, ſe ſont bleſſées auparavant au dos, ſoit par une chûte, ou par quelque coup, ou autrement : du moins j'ai toujours obſervé quelque choſe de ſemblable dans tous les ſujets, qui ont paſſé par mes mains. 2. D'autres ont crû, qu'on pouvoit regarder une hydropiſie de la moëlle du dos comme la cauſe de la fente dans l'Epine & de la tumeur, qui l'accompagne, comme l'hydropiſie de la tête qu'on appelle communément hydrocéphale, & qui fait écarter les os du crane dans les Enfans nouvellement nés : ſoit que cette humeur deſcende du cerveau le long de la moëlle du dos, ou que dans un certain endroit de

de cette moëlle il ſe forme une hydropiſie par quelque cauſe particuliere. 3. D'autres encore, faiſant attention aux jambes tortuës, qu'ont communément les enfans affligés de ce mal, ont crû, qu'une ſituation gênée de l'enfant dans la matrice pourroit bien faire écarter les protuberances épiniformes des vertébres qui ſont très-molles & peu jointes avant la naiſſance, & que c'eſt de cette façon que cette fente dans l'épine & la tumeur ſe forment. 4. Il y en a enfin qui penſent que dans les enfans non nés il peut ſe trouver une diſpoſition & moleſſe extraordinaire dans les os, comme on l'obſerve dans les luxations des enfans qui n'ont que quelques mois. En ce cas la moindre choſe peut aiſément fléchir les os, ou faire ſéparer comme dans le cas dont il eſt queſtion les protubérances épiniformes des vertébres : ou encore ils ont crû qu'un pareil défaut ou maladie, en faiſant gonfler ces os, pourroit occaſionner inſenſiblement une pareille fente dans l'épine, & en même tems une humeur aqueuſe qui ſe forme d'elle-même dans cette partie.

On trouve un cas ſingulier de cet accident rapporté dans les *Tranſactions Philoſophiques. num.* 413. *pag.* 258.

DESCRIPTION

RAISONNE'E ET HISTORIQUE

DE LA

PLICA POLONICA.

ON trouve quelque choſe de ſi ſingulier dans les maladies qu'on appelle *Maladies des pays*, & qui ſont propres à certains Peuples particuliers, qu'on ne peut l'expliquer qu'imparfaitement ou même du tout. La nature de ces maladies, leurs cauſes, leurs ſymptômes, leurs dénouemens & les obſervations qu'on a faites à leur ſujet, ſuſpendent ſouvent le jugement des plus habiles Medecins. Ils ne ſçavent à quoi rapporter ces maux, ni à quoi recourir pour venir à bout de les guérir. Ils ne peuvent que s'en rapporter aux traditions,

qui portent que tels ou tels remedes ont été bien ou mal à propos employés. Les causes de ces maladies sont si subtiles & si cachées, qu'elles paroissent impénétrables. Leurs symptômes du moins ont si peu de rapport avec les causes générales d'un grand nombre de maladies connuës, qu'on n'y peut découvrir la moindre ressemblance, & qu'on est obligé d'avouer son ignorance sur la nature de ces maladies. Je croi que la plûpart de ceux qui ont une connoissance solide de notre Art m'accorderont aisément ce que j'avance sans exiger d'autres preuves.

Ceux qui sont moins exercés dans cette Science, seroient surpris, si pour le prouver j'alleguois l'exemple du scorbut. Ils s'imagineroient peut-être, quoiqu'avec peu de fondement, que cette maladie si commune chez nous & chez plusieurs peuples nos voisins est fort aisée à guérir. Il vaudra donc mieux leur mettre devant les yeux, par exemple, la consomtion, qui a si souvent affligé l'Angleterre. Qu'on réflechisse sur les symptomes terribles de cette maladie, sur cet abbattement subit & extraordinaire de forces, sur ces oppressions & palpi-

tations du cœur, cette douleur de tête, ces ſueurs épouvantables, & enfin ſur le changement ſubit de cette maladie ou en une mort précipitée ou en une ſanté parfaite. Qu'on y ajoute encore ce qui paroît le plus ſurprenant, que les Anglois furent ſeuls attaqués de cette maladie, pendant que les Etrangers & les Ecoſſois mêmes, qui étoient en Angleterre, en étoient exemts, & que les Anglois, qui vivoient en ce tems dans d'autres climats, en étoient attaqués. Je crois qu'en reflechiſſant avec attention ſur cela on ne doutera nullement du caprice extraordinaire des maladies propres à certains Pais. Y a-t-il encore une maladie plus ſurprenante que celle qui eſt connuë ſous le Nom de *Dracunculus*, & qui eſt ſi commune en Arabie & en Perſe, & avec combien peu de probabilité nous a-t-on expliqué juſqu'ici, comment un Ver d'un pied ou davantage de long peut naître & ſubſiſter dans le corps humain entre la chair & la peau ? Je ne trouve pas moins extraordinaire ce qu'on nous rapporte d'une maladie nationale en Pologne, connuë ſous le nom de *Plica Polonica*, que juſqu'ici on n'a pû accorder avec les

regles de la nature & de la Medecine.

Il seroit à souhaiter que quelqu'un capable d'une pareille entreprise se donnât la peine de composer une histoire des maladies propres à tous les Pays de la Terre, en suivant la méthode & la précision des Naturalistes de nos jours. Tels ouvrages nous serviroient à distinguer l'essentiel de ces maladies de tous les contes faux qu'on nous fait à leur sujet, & nous pourrions peut-être en approfondir de cette maniere la nature.

Je vais donner une Description abrégée de la Plique Polonoise, pour encourager les autres à suivre mon exemple par rapport à d'autres maladies importantes de cette nature.

I. La *Plique Polonoise*, que les Habitans du Pays appellent *Kolton*, est un entortillement confus des cheveux de la tête. C'est une maladie connuë en Pologne, & principalement en Lithuanie. On remarque qu'elle est uniquement propre à ce Pays. Elle n'est point connuë dans la Moscovie ni dans la Tartarie, ni dans les autres Provinces voisines de la Pologne.

II. Cette Plique s'étend souvent sur toute la tête, & elle devient alors si lon-

gue & ſi large qu'elle couvre les épaules & qu'elle deſcend quelquefois fort bas : ce qui fait que pluſieurs la portent dans une bourſe. Elles pendent la plûpart tout autour de la tête en forme de pluſieurs cordes entortillées & auſſi fortes que des cables. L'aſpect d'une pareille tête eſt horrible, & lorſque les Pliques ſont en grand nombre, on peut alors comparer avec raiſon la tête de celui qui en eſt affligé à la tête de *Meduſe*. Si l'on pouvoit ſuppoſer, que les Anciens Poëtes euſſent vû de ces ſortes de maladies, je conjecturerois avec aſſez de raiſon, que c'eſt de là qu'ils ont tiré leur invention de mettre des ſerpens à la place des cheveux autour des têtes des Furies de l'Enfer. On trouve des gens ſujets à cette maladie, dont les cheveux ſont collés à la tête, comme ceux des enfans qui y ont du mal. Les cheveux ſont ordinairement fort épais, & il arrive ſouvent qu'ils répandent du ſang quand on les coupe.

III. Ce mal eſt ordinairement accompagné de quelques rhumatiſmes & de douleurs dans les membres. Ceux qui en ſont attaqués deviennent fort ſouvent difformes & boſſus, & la plûpart perdent

les cheveux, qui tombent des côtés des *Pliques*. Il y en a qui ont un appetit déréglé pour certaines liqueurs, comme pour du vin, de la bierre &c. tandis qu'ils ont une averſion marquée pour toutes les autres boiſſons. On aſſure avec cela que ceux qui ont des Pliques, ne ſont pas ſujets à la teigne.

IV. Cet entortillement des cheveux ſe fait quelquefois ſubitement, & ſouvent dans une ſeule nuit, malgré toutes les précautions de propreté que les gens peuvent prendre en ſe peignant ou autrement. Il n'y a point moyen de débrouiller alors les cheveux, qui ſemblent de ce moment être collés les uns aux autres. Si même le malade ſe fait ſur le champ couper les cheveux, ces endroits croiſſent de même en forme de pliques avec les autres cheveux, lorſqu'ils renaiſſent.

V. Comme les cauſes des maladies propres à certains Païs nous ſont aſſés généralement inconnues, il en eſt de même à l'égard de celle-ci. On raiſonne fort différemment ſur les cauſes qui peuvent la produire. Les Polonois ont des traditions fort extraordinaires à ce ſujet. Ils racontent, que les Tartares ayant envahi leur Pays en l'an 1279. & ayant maſſacré un

grand nombre d'Habitans, leur arracherent les cœurs qu'ils jetterent dans une certaine riviére, après les avoir empoisonnés à leur façon. Ils ajoutent que ces eaux en ont contracté un venin si dangereux que tous ceux qui en ont bû se sont attiré cette maladie, qui depuis ce tems étoit devenuë épidémique dans le Pays. Cette tradition est confirmée par un certain usage en Pologne, qui est, que lorsque quelqu'armée doit passer par la Russie Rouge, on fait garder par un corps de troupes un certain fleuve, pour empêcher les soldats de boire de ses eaux. D'autres y ajoutent des contes fabuleux, disant que dans ces eaux on voit souvent paroître un grand Animal à quatre jambes, dont le poil & la queuë ont l'apparence d'une Plique affreuse, & que c'est de là que ces eaux sont si contagieuses, & que ceux qui en boivent étant saisis de peur à la vûe de cet Animal s'attirent par là cette affreuse maladie.

Ceux qui pensent plus raisonnablement, prétendent que certaines mauvaises humeurs s'étant ramassées dans le corps, se portent dans les cheveux, qui en étant imbibés se collent les uns aux

autres, comme on voit dans d'autres occaſions, que des humeurs malignes étant pouſſées vers la peau, s'y déchargent en forme de puſtules, de teigne ou autrement. Les plus ſenſés ſont d'avis, que la cauſe de ce mal eſt encore abſolument inconnuë.

On croit généralement que ce mal eſt contagieux, & qu'on le prend aiſément ſoit en couchant avec quelqu'un qui y eſt ſujet, ou même dans un lit, où une telle perſonne a couché autrefois, ou encore en mettant le chapeau ou le bonnet de quelqu'un qui a une Plique &c. Il eſt toujours certain, que les Polonois prennent beaucoup de précaution ſoit en voyage ou autrement. On prétend de même, que la Plique devient un mal héréditaire, quoique cette regle ne ſoit pas générale. On voit des Enfans, qui n'ont point de plique, quoique leurs Parens en aient été attaqués, & d'autres qui en ſont attaqués tout d'un coup, quoique leurs parens n'en ayent jamais été affligés.

VI. On eſt généralement d'avis en Pologne, qu'on ne doit en aucune façon toucher à la Plique, ſoit en voulant la peigner ou la débrouiller, & qu'on doit principalement bien ſe garder de la

couper. Ils ſont dans la perſuaſion qu'on arrêteroit par là certaines matieres malignes, qui ſe déchargent ſalutairement du corps, & qu'on s'attireroit par ce moyen des maladies inévitables. On conſidere ces excreſcences de la même façon que nous conſiderons la Teigne ou autres Puſtules qui ſe forment ſur la peau, & que nous croyons ne pouvoir repouſſer dans le corps ſans courir riſque de la vie. Ils prouvent leur raiſonnement en citant des exemples qui font voir que tous les ſymptômes qui accompagnent communément la Plique, vont d'abord en empirant conſiderablement dès qu'on y touche ou qu'on la coupe; que ceux qui l'entreprennent mal à propos le payent toujours par une foibleſſe de vûe, qu'ils perdent ſouvent entiérement; que tout le corps de ceux qui ne ménagent point leur Plique eſt couvert des excreſcences & des puſtules, & les ongles des doigts de petites taches blanches &c. On rapporte à ce ſujet un exemple fort remarquable d'un Evêque de *Poſen*, qui dans ſa jeuneſſe s'étoit fait couper une Plique. Il ſentit d'abord que ſa vûe s'affoibliſſoit conſidérablement, & il reſſen-

tit des douleurs ſi violentes dans ſes membres que ſes jambes en furent recourbées. Lorſqu'enſuite le poil lui repouſſa, la Plique reparut de même & ſes douleurs relâcherent. Ayant coupé une ſeconde fois la Plique, les ſymtomes précedens devinrent plus violens. On fit tout ce qu'on put pour empêcher ce Seigneur de la faire couper davantage; mais il s'obſtina: il la fit couper pour la troiſiéme fois. Les douleurs le reprirent plus que jamais, & il parut d'autres ſymtomes qui le firent ſouffrir d'une maniere inexprimable.

D'autres prétendent pourtant, que ces accidens n'arrivent pas toujours, lorſqu'on coupe la Plique, & qu'ils n'arrivent qu'en cas qu'on la coupe avant que toutes les humeurs malignes ne ſoient déchargées du corps, ou avant que la Plique ne ſoit parvenuë à ſa maturité. Ils ſoutiennent qu'à l'exception de ce cas on peut la couper ſans la moindre conſéquence pour les Malades.

La ſuperſtition du peuple va encore plus loin à ce ſujet. On croit les Pliques fort ſalutaires à tous ceux qui languiſſent de quelqu'incommodité. Les Femmes qui ont ſoin des enfans valétu-

dinaires, ne manquent pas de leur entortiller les cheveux, faiſant accroire aux meres, que leurs enfans ne ſont malades que parce que la Plique n'a pas pû prendre ſa conſiſtence. Des gens âgés même érant ſujets aux maux de Tête, aux Inflammations des yeux, au Rhumatiſme, à des coliques &c. aſpirent d'abord à une Plique, & ils mettent tout en œuvre pour ſe la procurer. Ils ſe lavent dans ce deſſein la tête de décoctions avec certaines herbes, ou avec un mêlange d'huile & de vin, & dès que la Plique paroît, il ſemble que tous les accidens abandonnent d'abord les malades.

VII. On conſulte fort peu la Medecine à ce ſujet. Les Polonois portent leurs Pliques avec patience, & en effet elles ne ſont pas fort dangereuſes par elles-mêmes. La plûpart les gardent pendant toute leur vie ſans la moindre incommodité. Pluſieurs s'impatientant à la fin de la porter, entreprennent des Pélérinages, & après avoir fait leurs dévotions, ils ſe font couper la Plique par quelqu'Eccléſiaſtique, dans la perſuaſion que cette operation n'aura aucune ſuite dangereuſe. La Plique forme dans d'autres avec le tems comme une éſpece de tige ou de

cou mince par lequel elle tient à la tête ; elle tombe d'elle-même, ſans laiſſer aucune incommodité, & elle ne paroît plus.

Les Medecins qu'on conſulte ſur une Plique, la traitent comme un ſymtôme de Rhumatiſme, de douleur de Tête, de Coliques &c. ſi quelqu'un de ces maux accompagne la Plique, ſans donner aucun remede contre la Plique même. Cependant on prétend qu'il y en a eu qui ont fait ſaliver leurs malades par des préparations de Mercure, & qui aiant enſuite coupé à propos les cheveux les ont heureuſement tirés d'affaire. D'autres ont tâché de guerir cette maladie par des remedes qu'on donne communément contre le ſcorbut : mais la plûpart de ces remedes n'ont eu aucun ſuccès. On s'adreſſe dans ce mal préférablement à certaines Vieilles, qui ont la réputation de ſçavoir le traiter mieux que les Medecins de ce Pays.

Je dois encore remarquer ici que parmi les Medecins, qui ont murement réflechi ſur cette maladie, il y en a qui doutent ſi l'on doit en effet la regarder comme un veritable mal du Pays, ou plutôt comme une ſuite neceſſaire de la né-

gligence de cette nation, qui n'a pas ſoin de ſe peigner, ni de ſe laver la tête, & que la plûpart des Medecins éclairés ſont de ce dernier avis. Ce raiſonnement ſemble être confirmé par une obſervation générale qu'on fait en Pologne, que les perſonnes de diſtinction & d'une bonne éducation, qui ſont propres, ſont rarement ſujets à cette maladie, au lieu qu'elle eſt très-fréquente parmi le peuple, qui eſt le vrai ſymbole de la malpropreté. La ſuperſtition du peuple de ne plus toucher aux cheveux ni pour les peigner, & encore moins pour les couper, dès qu'on leur remarque la moindre diſpoſition à s'embrouiller, eſt encore fort favorable à la génération de la Plique. On n'a outre cela aucun exemple que ce mal ait jamais attaqué les Etrangers, pas même ceux qui ont paſſé toute leur vie dans ce Pays.

On peut conſulter ſur cette matiere les *Tranſactions Philoſophiques num.* 417. *pag.* 50. où l'on trouvera un exemple étonnant d'une Plique qu'une femme Polonoiſe a portée 50 ans : elle avoit plus de huit pieds de long, quatre doigts

de large & deux d'épaisseur. On en trouve la figure & la description à l'endroit cité.

DISSER-

V. Histoire de la maladie
de la Veuve Malin.

par M. Guillaume médecin
qui regarde la maladie
comme Phica.

DISSERTATION
MEDICO-PHYSIQUE
SUR LA SUBMERSION
ET LE SURNAGEMENT
DES POULMONS
D'UN ENFANT NOUVEAU-NE'.

DE toutes les merveilles de la nature il n'en eſt pas qui mérite plus nos attentions que celle qu'on obſerve dans les Enfans nouveaunés, qui ayant vêcu ſans reſpirer dans le ventre de leurs meres pendant neuf mois, commencent au moment de leur naiſſance d'exercer alternativement l'inſpiration & l'expiration qu'ils continuent juſqu'au dernier moment de leur vie.

Cette fonction eſt d'autant plus eſſentielle, qu'un homme ſe portant bien ne pourroit vivre que quelques minutes ſans l'exercer.

Lorſqu'on la conſidere ſimplement, on ne remarque autre choſe ſinon que l'air de l'Atmoſphére deſcend dans nos Poulmons, qu'il remplit & qu'il en eſt repouſſé. Cette action fait que les Poulmons ſe gonflent & s'abattent réciproquement, de même que la capacité de la poitrine ſe rétrécit & s'élargit alternativement.

Mais cette conſidération eſt trop ſimple pour prouver ſuffiſamment qu'il eſt ſi néceſſaire à l'homme de reſpirer: car s'il ſuffiſoit que les Poulmons fuſſent enflés & vuidés réciproquement, la qualité de l'air ſeroit d'une très-petite conſéquence, pourvû qu'on reſpire, au lieu que l'expérience fait voir que l'air produit par putréfaction, par fermentation ou autrement n'eſt point propre à cet uſage: le véritable air même de l'Atmoſphére que nous avons reſpiré pluſieurs fois de ſuite, nous devient à la fin nuiſible. Qu'on renferme quelqu'Animal dans un tonneau, où l'air extérieur ne puiſſe point pénétrer, ou qu'on

reſpire toujours dans un même endroit ſans que l'air ſoit rafraîchi ; l'Animal auſſi bien que l'homme y étoufferont ſurement faute d'un nouvel air, comme on peut aiſément le prouver par l'expérience ſuivante : Qu'une Veſſie, dont la capacité eſt de ſoixante-dix pouces quarrés, ſoit remplie d'un air pur, & qu'elle ſoit préparée de façon que moyennant un tuyau qu'on met à la bouche & qu'on applique à la Veſſie, on reſpire cet air en bouchant bien les narines. Qu'on commence à inſpirer dans la Veſſie autant d'air qu'il eſt poſſible, on reſpirera avec beaucoup de peine dans moins d'une minute ; l'on ſera même obligé de reſpirer de l'air frais. Plus la Veſſie qu'on prend eſt grande, plus on pourra reſpirer par ſon moyen. Cependant à la fin de l'expérience on trouvera que la quantité de l'air eſt beaucoup diminuée : car quelqu'effort qu'on faſſe, on ne pourra jamais faire enfler la Veſſie juſqu'au point où elle étoit avant qu'on commençât à y reſpirer l'air. Il eſt évident par là que notre reſpiration conſume une partie de l'air, & que malgré la quantité qui reſte pour enfler nos Poulmons, nous ſommes pourtant

obligés de chercher d'autres moyens pour continuer la reſpiration.

On peut conclure de là avec certitude qu'il faut non ſeulement que nous reſpirions pour élargir & pour rétrécir alternativement notre poitrine & nos poulmons, mais encore que nous tirions de l'utilité de l'air que nous avons reſpiré.

Il eſt étonnant que cette reſpiration, qui n'eſt point néceſſaire à la vie des enfans dans le ſein de leurs meres, leur devienne ſi eſſentielle pendant le reſte de leur vie dès qu'ils voyent le jour,& c'eſt ſans doute ce qui a déterminé quelques-uns à croire qu'ils reſpiroient avant leur naiſſance. L'on a même tâché d'établir cette opinion par pluſieurs raiſonnemens qu'il eſt inutile de refuter, puiſqu'on peut prouver qu'il eſt impoſſible, qu'un enfant reſpire dans la Matrice.

Il eſt univerſellement connu que le Fœtus nage dans un Fluide renfermé dans ſes propres tuniques comme dans un œuf. D'ailleurs l'orifice de la Matrice eſt ſi exactement fermé pendant le tems de la groſſeſſe que rien ne peut entrer ni ſortir du moins eſt-elle fermée à ce point qu'il n'y peut entrer un air ſuffiſant pour

la reſpiration. Il eſt des Auteurs, qui ont cru qu'il y avoit dans les tuniques comme dans un œuf une certaine quantité d'air renfermé & qu'il pourroit peut-être ſervir à la reſpiration ; mais cette propoſition eſt d'autant moins probable, qu'il eſt certain que notre reſpiration uſe en peu de tems une grande quantité d'air. S'imaginer que l'air peut peut-être pénétrer par les tuniques ſeroit vouloir contredire l'expérience précedente, & même les expériences qu'on fait avec la Pompe Pneumatique, & qui prouvent qu'avec toute la force poſſible on ne ſauroit faire paſſer l'air à travers une tunique, mais que l'eau y paſſe fort aiſément. Toutes ces circonſtances priſes enſemble & bien conſiderées nous obligent à croire qu'un enfant ne reſpire point dans le ſein de la mere.

Dès qu'un enfant eſt ſorti des tuniques, & qu'il a en naiſſant communication avec l'air extérieur, il commence à reſpirer, à moins qu'il ne ſoit extrémement foible. C'eſt dans ce dernier cas qu'il eſt lent à reſpirer : ſi cependant il doit vivre, il faut que ſa reſpiration augmente peu à peu, comme on peut conſerver aſſez long-tems en vie ſans le

ſecours de la reſpiration un Animal qui naît enveloppé de ſes tuniques; de même qu'un homme qui naît avec les ſiennes peut vivre pendant quelques heures ſans reſpirer.

Il eſt donc en ſa place d'examiner quelle peut être la raiſon pourquoi un enfant nouveau-né eſt obligé de reſpirer, & pourquoi ayant reſpiré une fois, la reſpiration eſt inſéparablement attachée à ſa conſervation. Cet examen nous mettra en état de décider ſur la ſubmerſion ou le ſurnagement des Poulmons, qui eſt le fondement ſur lequel on juge communément ſi l'enfant eſt venu au monde vivant ou mort.

Une femme enceinte ne ſent point le mouvement du Fœtus dans les trois ou quatre premiers mois, quoiqu'il ſoit certain qu'il en a dans les premiers comme dans les derniers. Mais comme il nage alors dans une quantité ſi grande de fluide, qu'il ne peut atteindre aux parois oppoſés de l'œuf qui le renferme, il n'eſt point étonnant que la mere ſoit inſenſible à ce mouvement: car il eſt ſûr qu'un poiſſon nageant dans un vaſe plein d'eau ne cauſe aucun mouvement aux parois du vaſe, quoi-

qu'il ſoit en mouvement lui-même. Mais lorſque le Fœtus en grandiſſant atteint les deux parois, il leur communique ſi bien ſon mouvement, que lorſqu'il a rempli à la fin preſque toute la capacité il ne fait plus aucun mouvement qui ne ſoit en même tems communiqué à la tunique qui le renferme. Or cette tunique étant ſituée contre l'intérieur de la Matrice, il eſt naturel que la mere le ſente.

Il eſt étonnant, que ſur la fin de la groſſeſſe l'enfant ſe tourne la tête en bas, comme on le voit toujours dans un accouchement naturel. Il n'eſt perſonne aſſez dépourvu de bon ſens pour attribuer cette culebute à un acte de raiſon de l'enfant, ni à la volonté de la mere: car on n'aperçoit aſſurément point en lui, même pluſieurs jours après ſa naiſſance, aucune marque de raiſon capable de lui faire enviſager la néceſſité de cette précaution ſi ſalutaire. Nous devons donc l'attribuer à un changement naturel, qui l'oblige à tourner la tête en bas & à reſter dans cette ſituation.

Nous découvrons cependant deux raiſons auſquelles on pourroit attribuer la cauſe naturelle de ce changement.

La premiere eſt priſe de la figure interne de la Matrice, qui eſt telle qu'il n'y en a point de plus favorable à la ſituation du Fœtus, lorsqu'il a tourné la tête en bas. Mais puiſque la tunique renferme encore une portion du Fluide, il eſt évident que la configuration interieure de la Matrice ne ſçauroit convenir parfaitement à la conformation exterieure du Fœtus. Cependant il eſt certain que dès quil a pris une fois cette ſituation, & qu'en grandiſſant enſuite peu à peu à ce point, qu'il occupe preſque toute la cavité de la Matrice, il ne ſauroit plus tourner dans la ſuite, mais qu'il eſt contraint de ſe tenir toujours dans la même ſituation.

Cette raiſon n'eſt donc pas des plus ſolides, & ne me paroît point auſſi vraiſemblable, que celle qui ſuit : Je la prends du changement de peſanteur ſpécifique dans le fluide auſſi bien que de celui qui arrive dans la maſſe du Fœtus. On trouve que le Fluide des œufs eſt plus peſant que l'eau ; mais lorſqu'un poulet eſt né dans l'œuf, alors tout l'œuf eſt plus leger que l'eau, comme le prouve l'expérience. Lorſqu'on ôte le poulet de l'œuf, & qu'on le jette dans l'eau, il coule au fond ; ce qui fait voir que cette

cette legereté de l'œuf en ſon entier ne dépend pas du poulet, mais plutôt du reſte du Fluide, qui eſt dans l'œuf. Cette obſervation prouve, que le Fluide, dans lequel le poulet nage, eſt au commencement plus peſant que l'eau, & que dans la ſuite il devient plus leger. En comparant cette expérience avec celles de l'Hydroſtatique, on doit conclure qu'il faut néceſſairement que le Fœtus deſcende, & que le Fluide s'éleve au-deſſus de lui, puiſque des corps plus peſans mis dans les Fluides ſpécifiquement plus legers coulent toujours à fond.

Cette expérience nous fait voir, il eſt vrai, que tout le Fœtus doit néceſſairement couler au fond ; mais elle ne nous fournit point la raiſon, qui le détermine préciſément à plonger plutôt de la tête que des pieds, & c'eſt ce qui merite maintenant notre attention.

Nous trouvons par les mêmes expériences Hydroſtatiques, que lorſqu'un corps, qui nage dans quelque Fluide n'eſt pas également peſant dans toutes ſes parties, la partie la plus peſante deſcend toujours plus bas, pendant que la plus legere ſurnage. Il ſemble que la même choſe a lieu pour le Fœtus : car lorſ-

qu'il eſt encore petit, il peut ſe tourner de toute façon par la quantité de Fluide dans lequel il nage, dont la peſanteur naturelle étant ſpécifiquement égale à la ſienne, il peut ſe tourner en haut & en bas ſans aucune difficulté, de même qu'un poiſſon qui nage en grande eau. Mais la peſanteur du Fluide diminuant peu à peu, il eſt naturel que le Fœtus deſcende à meſure, principalement par la partie qui eſt la plus peſante. Or puiſque nous trouvons que la tête eſt naturellement ſituée au plus bas, nous en devons conclure que ſes parties ſont plus peſantes que les parties du ventre.

Ce que nous venons d'établir ne heurte point la raiſon. Tout ce qui ſe trouve dans la tête eſt propre au corps humain, au lieu qu'il ſe forme dans le ventre beaucoup d'excrémens, puiſqu'on trouve les inteſtins grêlés comme farcis d'excrémens qu'on nomme *Mœconium*, & qui ſont ſpécifiquement beaucoup plus legers que les Fluides ſains de notre corps. On trouve de même que toutes les excrétions de notre corps ſont plus legeres que l'eau, puiſqu'elles ſurnagent, au lieu que les humeurs ſaines & les autres parties de notre corps ſe préci-

pitent dans l'eau. De là nous devons conclure que les parties de la tête de l'enfant ſont plus peſantes que les Fluides dans leſquels elles nagent, & que les parties de ſon ventre ſont plus legeres ; & qu'il eſt naturel que la tête deſcende, & que le ventre monte, principalement ſa partie molle qui comprend les inteſtins grêlés, puiſque les hanches & les feſſes ſont encore plus peſantes que l'eau.

C'eſt donc par cette cauſe naturelle du changement de peſanteur entre le corps de l'enfant & le Fluide dans lequel il nage, & en même tems par la difference de peſanteur qu'il y a entre les parties de la tête & du ventre, que l'on connoît clairement la raiſon pourquoi l'enfant deſcend naturellement par la tête & le viſage tourné en bas.

Cependant il ne ſe trouve pas toujours dans cette ſituation naturelle, comme l'expérience nous le prouve tous les jours dans les accouchemens difficiles. Mais cela n'empêche pas que la cauſe que nous venons d'expliquer n'ait ſon effet, quoiqu'il ſe trouve d'autres circonſtances qui l'empêchent dans ces cas extraordinaires de le produire.

Au commencement de la groſſeſſe, lorſqu'il ne s'eſt ramaſſé qu'un peu d'excrémens dans le ventre de l'enfant, toutes ſes parties ſont d'une peſanteur proportionnelle, & par là la tête peut de même que les pieds être tournée. Lorſque donc, pendant que la tête eſt tournée en haut, l'humeur dans laquelle le Fœtus nage diminue juſques-là qu'il touche les parois oppoſés de la matrice, alors il peut arriver aiſément qu'il ſoit arrêté dans cette ſituation : car quoique le changement de peſanteur reſpective de la tête & des pieds lui eût donné dans la ſuite une autre ſituation, ce même avantage ne ſçauroit plus avoir lieu dans des pareils cas, parce que la matrice ſe prête ſi préciſément à la forme de l'enfant, que cette difference de peſanteur qui ſurvient enſuite n'eſt plus en état de changer la ſituation qu'il a déja priſe. Outre ces deux parties eſſentielles de l'enfant, qui ſont la tête & le ventre, il faut encore avoir égard à ſa poitrine. Or lorſqu'on l'ouvre dans un Embryon, on trouve ſa cavité extrémement petite. Le Diaphragme eſt ſi élevé vers le cou, qu'on diroit en ouvrant le ventre, que ſa cavité s'étend

jusqu'au cou. On trouve dans cette petite cavité de la Poitrine les Poulmons, le Cœur & la Glande *Thymus*, qui est beaucoup plus grande que dans les Adultes. Ces parties jointes à quelques membranes & vaisseaux, qui s'y trouvent encore, rempliſſent si exactement la cavité de la Poitrine, qu'elles ne laissent point le moindre vuide que l'air puisse occuper : car s'il se trouvoit ici la moindre place occupée par cet élement, l'Embryon plongé dans l'eau loin de couler au fond nageroit au contraire sur l'eau la Poitrine tournée en haut. L'expérience nous fait cependant voir le contraire. Toutes les parties de cette cavité séparément jettées dans l'eau prouvent que leur pesanteur spécifique est plus grande. Les Poulmons même aussi bien que le cœur coulent au fond : proprieté commune à toutes les parties & à toutes les humeurs de notre corps, excepté aux excrétions qui sont plus legeres que l'eau ou d'une égale pesanteur.

L'enfant renfermé dans sa membrane a une circulation du sang tout-à-fait particuliere, qui differe de celle des hommes déja nés. Tout le sang qui de-

voit ſe décharger de la veine Cave dans la cavité droite du cœur n'y entre point, mais il paſſe en partie par une autre voie dans la veine des Poulmons, enſuite dans la cavité gauche du cœur, & de là dans la grande Arteré. On donne à ce conduit le nom de *Trou Ovale.* [*Foramen Ovale*,] qui eſt pourvû d'une Valvule qui favoriſe le paſſage du ſang, mais qui empêche le retour. Cette portion de ſang, qui eſt reçue dans la cavité droite, eſt pouſſée dans l'Artére Poulmonaire. Il ne paſſe pas tout par les Poulmons, comme dans les hommes, mais ſa plus grande partie ſe décharge dans l'Artére Poulmonaire dans la grande Artére moyennant un conduit qu'on appelle *Canalis Arterioſus.* Il eſt vraiſemblable qu'une petite portion du ſang de l'Artére Poulmonaire eſt pouſſée par les Poulmons, & que ce ſang retourne par la veine du même nom.

Outre ces circonſtances extraordinaires, qui ſe trouvent par raport à la circulation du ſang, on y remarque encore quelque difference touchant le foye. Le ſang deſcendand du Placenta par la veine umbilicale paſſe par l'Ombilic de l'enfant dans la veine Porte, & s'y mêle avec le

ſang, qui paſſe au foye, pendant qu'une partie de ce ſang s'écoule avec celui de la veine Porte dans la veine Cave par un conduit particulier, qu'on appelle *Canalis Venoſus.* Si la circulation du ſang ſe faiſoit ici ſans aucune altération, comme dans des canaux ſolides, alors les expériences Hydroſtatiques nous apprendroient que tout le ſang amené par la veine umbilicale devroit paſſer par le foye; mais puiſque ce ſont des parties fléxibles, il eſt plus vraiſemblable, qu'une petite partie de ce ſang amené eſt conduit de même par le *Canalis Venoſus* dans la veine Cave. Deux Artéres, qui naiſſent des Artéres Iliaques ramenent vers le Placenta le ſang porté à l'enfant.

Pendant que la circulation du ſang continue à ſe faire par ces deux chemins, il eſt néceſſaire que les Poulmons faſſent paſſer beaucoup de ſang, ou qu'ils le préparent, parce que l'Embryon reçoit toujours de ſa mere du ſang préparé, & qu'il ne doit paſſer qu'un peu de ſang par ſes poulmons. Il eſt évident par là que cette circulation du ſang n'eſt pas une cauſe qui faſſe faire des efforts à l'Embryon pour venir au monde, ou

pour reſpirer, mais elle nous fait comprendre la raiſon pourquoi étant ainſi continuée, l'Embryon peut fort bien vivre ſans reſpirer, comme on le voit dans les Enfans nés avec leurs membranes.

Cependant ſur la fin de la groſſeſſe l'enfant fait des efforts pour ſortir de ſa priſon, quoiqu'il ne ſoit pas moins vrai qu'un enfant mort ſort enfin de même qu'un vivant : ce qui nous apprend que la raiſon de la naiſſance ne doit pas uniquement s'attribuer à l'enfant. En refléchiſſant avec attention ſur le changement naturel de l'enfant, nous trouvons que l'humeur dans laquelle il nage, change peu à peu de qualité en devenant toujours plus legere & moins convenable à le nourrir. Les inteſtins grêlés ſe rempliſſent à la fin juſqu'à crever. Le Placenta ne croît pas à proportion de l'enfant ; car en le comparant avec le corps de l'Embryon, on trouve la proportion de ſon accroiſſement beaucoup moindre ſur la fin de la groſſeſſe qu'au commencement. Ces changemens bien conſiderés ſemblent nous apprendre que le Fœtus tire à la fin ſi peu de ſang du Placenta, qu'une ſi petite quantité ne ſuffit pas à ſa

nourriture & à ſon accroiſſement. L'accumulation des excremens dans les inteſtins grêlés lui cauſent des douleurs qui font qu'il ſe donne plus de mouvement, & qu'il détermine par là la Matrice à ouvrir en ſe rétréciſſant ſon orifice qui étoit exactement fermé, & de pouſſer par ce moyen l'enfant en dehors. L'enfant lui-même facilite beaucoup la naiſſance en appuyant ſes pieds contre le fond de la Matrice, & c'eſt de là qu'un enfant mort vient avec beaucoup plus de difficulté au monde.

Dès que l'enfant eſt né, il ſe fait en lui un changement conſidérable ; car alors le ſang n'eſt plus conduit par la veine umbilicale dans la veine Cave, de même celui des Arteres umbilicales ne trouve plus de paſſage. Tout le corps de l'enfant, qui auparavant étoit comprimé par l'humeur, dans laquelle il nageoit, & par le reſſerrement de la Matrice ne ſent plus d'autre preſſion que celle de l'air qui eſt infiniment moindre. Il a alors devant ſa bouche & ſes narines de l'air, au lieu qu'il n'y avoit auparavant qu'une humeur, qu'une ſuction auſſi foible que la ſienne ne ſçauroit faire entrer dans le corps. Il

n'en eſt pas de même de l'air, il le pompe avec plus de facilité.

Ces raiſons ſemblent au premier abord ſatisfaiſantes pour effectuer la premiere inſpiration. Mais en ſuppoſant même ce que nous venons de dire, on ne peut pourtant point encore conclure qu'il ſe ſoit fait quelqu'inſpiration dans l'enfant qui vient mort au monde. Concluons donc de là, qu'à moins qu'à toutes les raiſons précédentes on n'ajoute celle de la vie de l'enfant, il ne peut point inſpirer. Quand on y joindroit même l'élaſticité des cartilages des côtes ou des anneaux de la Trachée-Artére, ou un vuide entre les Poulmons & la Pleure, ou une force contractive dans les tendons muſculaires du Diaphragme, il eſt ſûr que toutes ces raiſons enſemble ne ſeroient point en état de former l'inſpiration dans un enfant mort : car on ne trouve rien dans ſes Poulmons qui indique qu'il a inſpiré de l'air. Admettre que par la mort de l'enfant l'élaſticité, le vuide ou la contraction ſe pourroit perdre, ſeroit vouloir ſe refuſer à l'expérience, puiſqu'on obſerve ces trois circonſtances dans les enfans morts comme dans les vivans,

& qu'elles ne changent gueres par la mort. De là il faut conclure que la premiere inſpiration après la naiſſance ſe fait par cette Faculté que nous appellons la vie.

Cette action de la vie qui cauſe l'inſpiration communément d'abord après la naiſſance eſt merveilleuſe, de même qu'il eſt ſurprenant qu'elle ne ſe faſſe pas avant la naiſſance ou quelque tems après. Cependant, ſi je ne me trompe, on peut l'expliquer fort clairement par le concours des raiſons. Pour le faire dans l'ordre nous devons en premier lieu rendre raiſon pourquoi un enfant vivant tend à reſpirer; en ſecond lieu pourquoi l'inſpiration ne ſe fait pas avant la naiſſance, & en dernier lieu pourquoi elle ſe fait d'abord après la naiſſance.

Nous avons indiqué ci-deſſus les raiſons pourquoi l'enfant reſpire, qui ſont le changement de l'humeur dans laquelle il nage, l'accumulation des excrémens & l'inſuffiſance du ſang qui lui vient du Placenta. Comme ces raiſons vont toujours en augmentant, on ne ſçauroit déterminer préciſément le moment auquel l'enfant doit commencer à

reſpirer, il peut arriver ou plutôt ou plus tard, ſuivant que ces cauſes ſont plus ou moins précipitées.

Cependant lorſque même ces cauſes ont atteint leur degré de perfection, la grande raiſon de néceſſité de reſpirer n'exiſte pas néanmoins encore tant que l'enfant eſt renfermé dans ſes membranes avec le Placenta & attaché à la matrice : car dans cette ſituation la circulation du ſang peut continuer comme auparavant, au lieu que dès qu'elle eſt interrompuë, l'enfant vivant doit néceſſairement reſpirer. Il ſe trouve donc en ce tems peu de raiſon pour reſpirer, pendant qu'il y en a pluſieurs qui l'empêchent : car tant que l'enfant eſt renfermé dans ſes membranes au dedans de la Matrice, ſon corps eſt comprimé de tous côtés, & il ne peut entrer aucun air du côté de la bouche ou du nez : ce qui empêche l'expanſion de la Poitrine & l'expanſion des Poulmons. Mais lorſque les membranes ſont rompuës, & que l'humeur s'eſt écoulée par l'orifice déja ouvert de la Matrice, alors il ſurvient une nouvelle raiſon pour la reſpiration, qui eſt la diminution de la preſſion. Il entre de l'air à la place de l'hu-

meur aqueuſe, pendant que toute l'humeur en s'écoulant laiſſe du vuide entre le corps de l'enfant & l'intérieur de la Matrice, qui en ce cas doit ſe remplir d'air, attendu que les cavités, qui reſtent entre les parties de l'enfant, & qui étoient remplies auparavant de l'humeur aqueuſe, ne ſçauroient l'être parfaitement par la contraction de la Matrice, quelle qu'on puiſſe la ſuppoſer. Cette humeur s'étant écoulée une fois, l'accouchement ne tarde guéres à ſurvenir.

Lorqu'outre cela il arrive encore que la Placenta ſe ſepare de la Matrice, il faut alors que l'accouchement ſuive immédiatement après par les deux raiſons ſuivantes. En premier lieu la circulation du ſang eſt arrêtée dans l'enfant qui en ſouffrant conſidérablement commence à ſe mouvoir avec beaucoup d'impetuoſité. Par cette agitation il preſſe la Matrice, qui ſe rétrécit & le pouſſe en dehors. En ſecond lieu l'Enfant perd beaucoup de ſang par les veines umbilicales, de ſorte que ſi l'accouchement ne ſuit pas de près il meurt d'une perte de ſang.

Lorſqu'en ce cas les membranes ſont rompues, il n'en reſteroit qu'une raiſon qui empêcheroit l'enfant de reſpirer dans

l'état où il eſt encore dans le ventre de la mere. Ce ſeroit la priſon de la Matrice. Mais comme elle ne peut pas preſſer également le corps de l'enfant, il arrive quelquefois que l'enfant inſpire l'air qui ſe trouve dans les membranes au lieu de ſucer l'humeur aqueuſe ; mais puiſqu'il ne ſauroit ſe faire ici une diminution ſuffiſante d'air ſi neceſſaire à la reſpiration, comme nous l'avons prouvé ci-deſſus, la mort de l'enfant s'enſuit infailliblement, à moins qu'un heureux accouchement ne le tire bientôt d'affaire. En ce cas on trouvera les Poulmons remplis d'air, quoique l'enfant n'ait pas vêcu hors du ventre de la mere. On a tout lieu d'être ſurpris, qu'il ne naiſſe pas plus ſouvent des enfans morts avec les Poulmons remplis d'air : car ordinairement la membrane eſt rompuë avant la naiſſance, l'humeur s'eſt écoulée, & l'air étant entré dans la Matrice pour remplacer l'humeur qui étoit entre l'enfant & la Matrice, lui a donné l'occaſion d'inſpirer. Si la cauſe principale qui détermine l'enfant à inſpirer avant ſa naiſſance arrivoit ſouvent, il ſe trouveroit de même frequemment, que les membranes étant rompuës & l'accouche-

ment tardant à ſurvenir, l'enfant étoufferoit dans le ventre de la mere.

Je croi, que la ſuppreſſion de la circulation du ſang par le cordon umbilical eſt la principale raiſon qui oblige l'enfant de reſpirer : car dès qu'elle ceſſe de ſe faire de cette maniere, il faut qu'elle commence à ſe faire comme dans les Adultes, c'eſt-à-dire, par les Poulmons, ce qui cependant ne peut arriver ſans l'alternation de reſpiration & d'inſpiration. Il eſt inutile de vouloir le prouver, puiſqu'il eſt certain qu'on ne peut vivre ſans reſpirer. Mais la raiſon pourquoi la circulation du ſang par le cordon umbilical arrêtée fait néceſſairement reſpirer l'enfant, eſt d'une recherche plus ſublime, quoique la raiſon ſoit très-ſure par elle-même. Elle ne ſçauroit même être bien compriſe que par ceux qui ont une connoiſſance ſolide de l'Anatomie & de l'Hydraulique. C'eſt pourquoi je la paſſerai ici ſous ſilence, pour ne pas m'écarter de notre queſtion.

Comme il ſemble qu'il reſte quelque difficulté par rapport à l'entrée de l'air dans la Matrice après ou pendant l'écoulement de l'humeur, j'ai jugé à propos de rapporter ici l'expérience ſui-

vante, qui ſert à l'explication de cette matiere. Qu'on renferme quelqu'animal dans une veſſie, dont on liera auſſi étroitement qu'on pourra la capacité, & à l'orifice de laquelle on appliquera un tuyau large. L'aïant rempli d'eau, on peut la conſiderer comme les membranes qui enveloppent l'enfant, l'animal, qu'on y a enfermé, comme l'enfant même, & l'eau comme l'humeur dans laquelle il nage. L'ouverture du tuyau répréſentera l'orifice de la Matrice ou plutôt la crévaſſe de la membrane qui enveloppe l'enfant. Or cette veſſie pleine en partie de l'animal & en partie d'eau étant tournée l'orifice du tuyau en bas, comme l'eſt celui de la Matrice dans le tems de l'accouchement, l'eau s'écoulera, & le vuide qui eſt entre la veſſie & le corps de l'animal ſe remplira d'air. Si l'on fait cette experience avec un animal vivant, qui ne ſe ſoit point noyé dans l'eau, il continuera de reſpirer dans la veſſie, tant qu'on laiſſera le tuyau ouvert; mais ſi on le bouche, il étouffera faute de renouvellement d'air. De même l'enfant dans la Matrice gagne de l'air pour pouvoir reſpirer dès que l'humeur s'eſt écoulée: mais l'écoulement fini & la circulation

du

du ſang par le cordon umbilical étant interompue, ſi alors l'accouchement ne ſurvient pas ſoudain, & ſi au contraire l'orifice de la Matrice ſe referme, ou que les parties exterieures ſoient bouchées, il s'enſuit néceſſairement que l'enfant étouffera avec les Poulmons remplis d'air. La même choſe auroit lieu dans un animal qui reſpireroit avec beaucoup de vigueur : à combien plus forte raiſon cela doit-il arriver à un enfant tendre & foible, qui peut à peine reſpirer dans un air libre ?

Ces conſiderations doivent nous faire admirer la ſageſſe du Créateur, qui a voulu que la cauſe de la reſpiration qui eſt l'interruption de la circulation du ſang par le cordon umbilical ſuivît de la naiſſance, ou qu'elles allaſſent de pair, & non qu'elle la précedât : car dès que cette circulation eſt interrompuë, ſi l'accouchement ne ſuit pas immédiatement après, l'enfant viendra mort au monde, quoiqu'il ait encore vêcu un moment avant. En ce cas l'enfant peut naître auſſi bien avec des Poulmons enflés, qu'avec des Poulmons abattus. Si le Placenta s'eſt ſeparé de la Matrice, & que les membranes ſoient entiéres, comme on

peut le ſçavoir par l'effuſion de ſang, ſans que l'humeur ordinaire s'écoule ; alors cet enfant aura les Poulmons abatus : parce qu'il ne s'eſt pû introduire aucun air du côté de la bouche & du nés, quoiqu'il ait fait de grands efforts pour inſpirer. Lorſqu'au contraire l'humeur s'eſt écoulée en même tems que le ſang, alors les Poulmons ſeront enflés dans l'enfant mort, puiſque l'air s'eſt introduit du côté de la bouche & du nés, avant la naiſſance, comme nous l'avons prouvé ci-devant. C'eſt pour cette raiſon que les excremens noirs de l'enfant ſortants avant la naiſſance, ſont un ſigne mortel, parce qu'un Enfant ne les jette jamais qu'après avoir inſpiré, & qu'ils ne peuvent paroître qu'après que la membrane de l'enfant eſt déchirée, & que l'humeur s'eſt écoulée. Cet enfant a par conſequent reſpiré pendant qu'il a reſté dans la Matrice, & il arrive rarement en ce cas qu'un tel enfant vienne vivant au monde. Si cependant on examinoit ſes Poulmons, on les trouveroit enflés quoiqu'il fût venu mort.

Il eſt donc certain qu'un enfant peut naître mort & avoir les Poulmons enflés, ſans qu'on lui ait fait aucune violence.

Le contraire peut de même avoir lieu, ſçavoir qu'un enfant naiſſe vivant, & qu'il meure après, ayant les Poulmons abattus. Le premier arrive lorſqu'un enfant naît enveloppé de ſes membranes. L'enfant ne pourra pas reſpirer, puiſqu'il eſt plongé dans l'humeur & renfermé dans ſa membrane, tout autant qu'elle eſt entiere : car ſi cette membrane reſte trop longtems entiére, pendant que le Placenta eſt ſéparé de la Matrice, & la circulation du ſang interrompuë, il faut que l'enfant étouffe par le défaut de reſpiration. Cependant en ce cas l'enfant pourra ſurvivre plus longtems, que s'il avoit déja reſpiré une fois, comme je le ferai voir dans la ſuite. L'autre cas arrive lorſqu'un enfant naît de la maniere ordinaire hors de ſes membranes, & que le Placenta eſt encore joint à la Matrice, puiſqu'il n'a pas alors abſolument beſoin de reſpirer, la circulation de ſang par le cordon umbilical n'étant pas interrompuë. S'il meurt dans cette ſituation, il ſera né vivant, quoique ſes Poulmons ſoient abattus. Il eſt encore évident par là qu'un enfant peut naître vivant & mourir après ſoit de lui-même ou par violence, & que les Poulmons ſoient abattus.

On voit par ce que nous venons de dire, que des Poulmons ſoit enflés ou abattus ne font point une raiſon qui doive nous porter à décider ſi un enfant eſt né vivant ou mort, puiſqu'il eſt certain qu'un enfant peut naître mort avec des Poulmons enflés & vivant avec des Poulmons abattus, & que l'un & l'autre peut arriver fort naturellement, ſans que l'enfant ait ſouffert la moindre violence.

Si l'on ajoute encore les differens accidens qui peuvent arriver dans les accouchemens, on conviendra aiſément que la preuve de la ſubmerſion & du ſurnagement des Poulmons devient une raiſon encore plus inſuffiſante pour décider ſi un enfant eſt né vivant ou mort.

Il eſt vrai que notre chair & notre ſang ſont plus peſans que l'eau douce; mais cette difference n'eſt ni ſi conſidérable ni ſi conſtante qu'elle ne puiſſe varier par le moindre changement ou par quelque raiſon étrangere, de telle ſorte qu'une partie de notre corps, principalement les Poulmons, devienne plus legere que l'eau douce. La difference de peſanteur de l'eau & de quelque partie de notre corps ne ſe monte gueres à

un $\frac{1}{25}$. Or ſi l'on joint aux parties de notre corps quelque choſe de plus leger que l'eau, cette maſſe deviendra aiſément plus legere que l'eau : elle ſurnagera, ou du moins elle n'ira pas au fond.

Nous trouvons que la viſcoſité de nos Poulmons jettée ſur l'eau y ſurnage, & que par conſequent elle eſt plus legere. Lorſque les vaiſſeaux poulmonaires ſont remplis d'une pareille viſcoſité avant la naiſſance, & qu'un tel enfant vient mort au monde, il ſe peut fort bien que ſes Poulmons étant jettés dans l'eau ne coulent pas au fond.

Nous ne trouvons pas moins que toutes les parties qui ſe corrompent deviennent plus legeres que l'eau. Les noyés en ſont un preuve convainquante, puiſqu'ils ſurnagent ; ce qui prouve qu'ils ſont devenus plus legers par la putréfaction : parce que la putréfaction diſſout les particules aëriennes, qui étoient alliées avec nos humeurs ſans élaſticité, mais qui s'étant détachées ſe dilatent & font gonfler le corps. Or lorſque les Poulmons d'un enfant mort ſont pourris dans le ventre de la mere, & que par cette raiſon ils ſurnagent dans l'eau

il ſeroit peu raiſonnable de vouloir dire qu'un enfant qui eſt mort depuis un certain tems, eſt venu vivant au monde.

Outre toutes ces raiſons naturelles il peut encore arriver, comme il a été prouvé par d'autres, qu'un enfant étouffe en naiſſant, ou que dans les grands travaux il ſoit bleſſé à la tête ou à la moelle du dos, & qu'il meure en naiſſant. On trouvera après ſa mort ſes poulmons enflés, ſans qu'il ait cependant ſouffert quelque violence. La même choſe peut arriver, ſi quelqu'un ſouffle dans la bouche de l'enfant mort.

J'eſpere que cette Diſſertation ſuffira pour prouver, qu'il ſeroit fort imprudent de vouloir décider uniquement par le ſurnagement & la ſubmerſion des poulmons, ſi un enfant eſt né vivant ou mort. On ſent l'abſolue neceſſité de combiner pluſieurs autres circonſtances, qui priſes toutes enſemble pourront faire une preuve invincible. Cependant comme dans un certain cas arrivé tout recemment on a ſimplement agité la queſtion du cas de ſubmerſion & de ſurnagement des Poulmons, & qu'il eſt très-important à un Juge d'être éclairé ſur ce ſujet, j'ai crû m'acquiter en quelque façon envers le

Public, en lui communiquant ce que je penſois à ce ſujet.

Au reſte il y a encore deux articles touchant cette matiere, qui mériteroient d'être approfondis. Le premier eſt que la circulation du ſang par le cordon du nombril arrêtée eſt la principale cauſe dans un enfant vivant, qui le preſſe à reſpirer. L'autre eſt de déterminer les indices par leſquels on puiſſe ſçavoir au juſte, ſi un enfant nouveau-né eſt mort par violence ou naturellement. Mais comme ce ſont des points d'une grande importance, & qui peuvent fort bien être omis ici, je finis ma Diſſertation ſans approfondir davantage cette matiere.

RELATION
DES ACCIDENS
DONT A ETE' SUIVIE
LA MORSURE
D'UN CHIEN ENRAGE',

Enrichie de quelques Remarques.

LE 11. Février 1737. la femme d'un certain *Guillaume Corré* amena son fils âgé de 13 ans, d'une constitution tendre & d'un tempérament sec en apparence. Cette femme me demanda mon secours, affligée qu'elle étoit de ce qu'il ne pouvoit avaler aucune boisson depuis quelques heures. Elle ajouta que le 2. du mois précédent

précédent il avoit été mordu d'un Chien enragé, & qu'elle craignoit que ſon incommodité ne vînt de cet accident.

Pour m'aſſurer de la verité du fait, je me fis donner une taſſe d'eau, que je lui préſentai. Il ſauta en arriere à la vuë de l'eau & fit des cris horribles. Je jugeai à propos de ne pas inſiſter, pour ne pas l'effraïer davantage. J'examinai ſon pouls qui n'étoit point agité, & à l'exception de la frayeur que la vuë de l'eau lui avoit faite, il étoit dans un état aſſés naturel. Je le queſtionnai: il me dit que le 2 Janvier il fut mordu au front un peu au-deſſus de l'œil droit par un Chien, & qu'il étoit ſorti aſſez de ſang de la playe, que ſa mere l'avoit panſé avec du *Baſilicum*, qui avoit fait cicatriſer dans huit jours l'ouverture. Cet accident ne l'avoit pas empêché de travailler dans la boutique d'un Cordonnier depuis le Mercredi, qu'il fut mordu, juſqu'au Dimanche, qu'enſuite il avoit eu de tems en tems de petits accès de fiévre, mais qu'étant rétabli la ſemaine ſuivante il s'étoit remis au travail, que depuis ce tems il s'étoit toujours aſſez bien porté à quelques douleurs d'eſtomac près, qu'il reſſentoit après le repas & des grandes douleurs dans

le ventre, qui l'affligeoient preſque tous les ſoirs. Il avoit même vomi de tems en tems, & il crachoit ſouvent ; ce qui ne lui étoit point ordinaire avant l'accident, depuis lequel il étoit ſujet à des frayeurs ſi horribles, principalement pendant la nuit, qu'il ſe levoit ſouvent en ſurſaut de ſon lit, ſans cependant perdre la raiſon. Le 9 Fevrier qui étoit le trente-neuviéme jour après la morſure, étant dans ſa boutique, il ſe plaignit des piquures fort vives dans la cicatrice ſans qu'on pût néanmoins s'appercevoir de la moindre inflammation ni tumeur. Il but ce même jour quelques taſſes de thé ſans la moindre répugnance. Ces picotemens s'étendirent ſur le côté droit de la tête juſqu'à la machoire droite. Cependant il alla le lendemain en voiture, à une lieuë de la Ville, il ſe promena, il mangea & il but bien, quoiqu'il ſentît toujours les mêmes picotemens non ſeulement dans la cicatrice, mais même dans tout le côté droit de ſon corps. Le 10. il but une taſſe de thé en tremblant, mais en ayant voulu prendre une ſeconde, il la caſſa avec beaucoup de fraieur, diſant qu'il lui étoit impoſſible de la boire. Son pere voulut le contraindre à

l'avaler, mais l'averſion & la peur augmenterent de plus en plus dans le malade, & c'eſt ce jour, qui étoit le quarante-uniéme après la morſure, que l'Hydrophobie commença à ſe manifeſter.

Etant ſuffiſamment inſtruit par un détail auſſi bien circonſtancié, je prononçai d'abord que quoique l'Hydrophobie eût été regardée juſques ici comme mortelle, je pouvois néanmoins faire quelque tentative pour ſoulager le malade. Cette entrepriſe étoit trop forte pour un homme ſeul. La femme n'étoit guéres en état de conſulter d'autres Medecins. Je lui conſeillai donc de s'adreſſer au Directoire des Pauvres que je ſervois ce même mois, en lui promettant de conferer ſur cet accident avec mes Collégues. J'allai trouver le malade le même jour ſur les neuf heures du ſoir, & lui ayant demandé s'il pouvoit boire, il me répondit que non. Je lui donnai une taſſe d'eau qu'il prit dans la main avec beaucoup d'inquiétude & en détournant le viſage; mais je ne pus lui perſuader de la porter à la bouche. Je le priai d'y tremper ſon doigt, il le fit; mais il fut en même tems ſaiſi de frayeur & jetta des cris effroyables. Je

Je conferois avec M. *Bouillon*, & nous convinmes de lui appliquer deux veſſicatoires, l'un ſur la gorge & l'autre ſur la cicatrice, eſpérant que ſi elles tiroient beaucoup d'humeur, le picotement de la cicatrice & la difficulté de boire diminueroient peut-être. Cette application fut faite le même ſoir. On chargea beaucoup les veſſicatoires de poudre des Cantharides.

Le lendemain matin je vis avec beaucoup de ſurpriſe que les emplâtres n'avoient point attiré. Je trouvai le poulx fort doux ſans la moindre agitation, mais ſouvent intermittent. Il n'y avoit aucun ſigne de fiévre ni d'inflammation. La langue étoit ſéche, mais ce ſymptôme n'étoit peut-être que l'effet de la privation de boire. Le malade répondit bien ſur tout ce qu'on lui demanda. Il ſe promena dans la maiſon, il mangea de tems en tems des Figues & autres choſes.

J'allai avec M. *Buiſſon* le même jour à trois heures revoir le malade, j'y trouvai Mrs *de Smit*, *Bouillon* Medecins & M. *d'Eel* Chirurgien. Tout étoit dans le même état, excepté que le malade ne put même plus ſouffrir le mouvement

de l'air. Il pria qu'on fermât les portes & les fenêtres, & qu'on allumât des chandelles, ne pouvant plus ſupporter la lumiere du jour.

Nous convînmes tous de le faire plonger dans le canal qui étoit devant la maiſon. Il fut jetté deux fois dans l'eau, & on l'y retint pendant quelque tems par force. On l'en retira, & il eut la même horreur pour la boiſſon. On le mit dans une grande cuve d'eau chaude, & on nous rapporta que l'ayant forcé enſuite à boire, il avoit bû une taſſe d'eau avec beaucoup de répugnance & de frayeur. On lui ordonna quatre petits bols compoſés de *Thériaque*, de *Crocus*, de *Bezoar. Miner.* & de *Caſtoreum*, & on lui en fit avaler un ſur le champ.

J'allai le revoir à huit heures du ſoir, & l'ayant trouvé aſſis ſur ſon lit, je lui demandai comment il ſe portoit. Il me répondit, qu'il pouvoit maintenant boire. Je le priai de me le faire voir. Il chercha du délai : tantôt il vouloit attendre pour cela, que ſon pere fût rentré, tantôt il vouloit s'habiller auparavant; ce qui me fit comprendre que ce n'étoient que des prétextes frivoles, & qu'il ab-

horroit de boire plus que jamais. Je vis quelqu'égarement dans ſes yeux. Je le priai de prendre encore un bol, mais il le refuſa, en diſant que la machoire droite lui faiſoit mal, & que ce bol étoit plus ſec que de la chaux. Il l'avala cependant quoiqu'avec beaucoup de frayeur & de répugnance.

Le lendemain matin ſon pere vint me dire que le malade avoit eu une rage formelle ſur les dix heures du ſoir de la veille, qu'il avoit voulu attaquer ſa mere le couteau à la main, mais que préſentement il étoit tranquille. J'ordonnai qu'on le liât & qu'on ne fît approcher perſonne de lui pour éviter les accidens qui en pourroient arriver. Loin de m'obeir on le laiſſa librement dans la chambre.

M. *Bouillon* s'y trouva avant moi le même jour après midi. Il demanda au malade comment il ſe trouvoit. Il lui répondit fort bien, le priant de vouloir s'approcher de lui. Mais à ſon approche il ſe leva & chercha la la porte. M. *Bouillon* étant ſorti, j'y arrivai peu de tems après avec M. *du Buiſſon*. Le malade ſe leva auſſitôt avec fureur en nous voyant entrer. Toutes les portes étant

ouvertes, & perſonne n'oſant le retenir, il gagna la rue. Il détourna au coin, apparemment pour éviter la vûe du canal, & s'étant arrêté au milieu de la petite rue, il ſe mit comme en défenſe contre un homme qui venoit vers lui. Il cracha dans ſes mains, & il tâcha de jetter ſa ſalive au viſage de cet homme. On le fit lier & on le mit dans ſon lit, où il répondit avec juſteſſe ſur tout ce qu'on lui demanda.

Cependant depuis ce tems les accès de rage devinrent plus fréquens, & lorſqu'il en étoit ſaiſi, il écumoit. L'accès fini il rentroit dans ſon bon ſens. Il mangea encore ce même ſoir deux gaufres, quoiqu'avec une répugnance extréme, s'imaginant que le ſucre qu'on y avoit mis étoit du poiſon que les Medecins lui avoient préparé. Il ne voulut pas même y toucher qu'après que ſa mere & une autre perſonne en eurent gouté. Il pria ſa mere, qui le gardoit cette nuit, de ſe garder de ſa ſalive, lorſqu'il ſeroit dans l'accès de ſa rage. Il ne paſſa point un quart d'heure de cette nuit qu'il n'en fût attaqué.

Le lendemain, qui étoit le 13. je le trouvai à neuf heures & demie dans des

convulsions & des contorsions continuelles. Il vomissoit & écumoit comme ceux qui ont l'Epilepsie. Cependant dans le fort de son paroxisme il fit un signe avec la tête lorsque son pere lui demanda s'il le connoissoit encore. Il mourut une heure après, & par conséquent le quatriéme jour de l'Hydrophobie avec un bon sens surprenant.

Voilà la relation aussi exacte que j'ai pû la donner de toutes les circonstances de cet accident funeste. Tâchons maintenant d'en tirer quelques consectaires utiles à la science.

I. *Ce garçon fut mordu le 2. Janvier.* D'où l'on doit conclure que la rage des Chiens n'est pas toujours causée par la chaleur extraordinaire de la saison ou du climat, qui suivant le sentiment de *Dioscoride*, d'*Ætius*, d'*Ægineta*, d'*Actuarius* & d'autres, en faisant exhaler les humeurs les plus subtiles, épaissit & corrompt les autres. Suivant ces Auteurs cette espéce de venin consiste dans une *constitution chaude & seche.* * Mais outre que ce sentiment est solidement réfuté

* *Intemperies calida & sicca.*

par *Stalpart de Wiel* dans la *centiéme Obſervation* de ſa *premiere Centurie*, le cas préſent en découvre auſſi la fauſſeté ; puiſqu'au lieu de vents ſecs nous n'avons eu dans ce mois auſſi bien que dans celui qui l'a précédé & dans celui qui l'a ſuivi que des vents humides de Sud & de Sud-Oueſt. Il n'eſt pas moins évident par ce même exemple, qu'on ne ſçauroit attribuer la cauſe de ce venin à un froid exceſſif, qui ayant glacé les eaux, ôte aux Chiens abandonnés le moyen de ſe déſaltérer. Tout le monde ſçait que les eaux n'ont pas été priſes pendant vingt-quatre heures de ſuite cet hyver.

J'avoue que j'ignore la véritable cauſe de cette eſpéce de rage, & en quoi préciſément ſon venin conſiſte. Il me paroît vraiſemblable tant par les marques de la rage des Chiens que par les ſymptômes de ceux qui en ſont mordus, que ce venin ne réſide pas uniquement dans l'humeur lymphatique du ſang, comme nous en verrons bientôt les preuves. Il eſt même en état de changer ces humeurs de nature, & de leur communiquer cette même faculté venimeuſe, puiſqu'il eſt certain qu'une petite particule inviſible de ce venin des

Chiens eſt non ſeulement capable d'envenimer un autre Chien, mais que ce dernier encore en infectera cinquante autres qui auront tous cette même faculté venimeuſe. Nous devons en conclure, que ces particules augmentent en nombre à proportion de la quantité dans laquelle elles ſont communiquées à d'autres corps, & à proportion du tems qu'elles s'y ſont arrêtées, & ſuivant le plus ou le moins de diſpoſition, qui ſe trouve dans les humeurs pour en pouvoir prendre la nature : de même que les mêmes circonſtances ont lieu dans d'autres maladies contagieuſes, comme la Peſte, les maux Vénériens, les petites Véroles, la Dyſenterie, la Teigne, &c.

2. J'ai remarqué, que *la playe, quoiqu'elle eût abondamment ſaigné, s'étoit cicatriſée dans huit jours par le moyen de l'onguent de Baſilicon.* Il eſt évident, que quelque dangereux & funeſtes que ſoient les accidens que le venin cauſe enſuite dans le corps, la playe peut cependant parvenir à une parfaite guériſon ; ce qui eſt rapporté par *J. Turner* dans l'*Abrégé des Tranſactions Philoſophiques, vol. 5. part.* 1. Il y donne la rela-

tion d'un Enfant qu'un Chien enragé avoit mordu au menton. On avoit à deſſein tenu ouverte la playe qui étoit fort grande. Le venin n'empêcha pas qu'elle ne fît une ſuppuration complette, & qu'elle ſe cicatriſât parfaitement d'elle-même dans trois ſemaines ou environ : mais deux jours après l'enfant fut attaqué de l'Hydrophobie, & il mourut. Le même eſt confirmé par Mrs *Mead*, *De Wiel* & d'autres.

3. *Le Malade s'eſt toujours bien porté depuis la morſure, excepté qu'il s'eſt plaint quelquefois de l'eſtomac après le repas, mais il s'eſt ſouvent plaint le ſoir des grandes douleurs dans le ventre. Il a vomi de tems en tems, il a ſalivé, &c.*

De là ne pourroit-on pas conclure en quelque façon en quel endroit principalement le venin réſide ; s'il réſidoit dans les globules ou dans la maſſe du ſang, on en verroit vraiſemblablement quelques effets manifeſtes ; mais nous avons vû, que le malade a toujours conſervé ſa raiſon. On ne lui trouva pas même dans le tems de ſon Hydrophobie les moindres ſymtômes de fiévre ni d'inflammation. Je ne nie cependant pas, que la fiévre ne puiſſe ſurvenir quelquefois,

mais je ſuis du ſentiment de *Salius Diverſus*, qui en ce cas ne la croit que ſimplement accidentelle. Le ſang tiré même dans l'Hydrophobie eſt bon dans toutes ſes parties, comme l'aſſure *Liſter* dans la *premiere Obſervation* de ſa *Diſſertation ſur l'Hydrophobie*, qu'on trouve dans les *Tranſactions Philoſophiques*. Ce grand Medecin ayant fait tirer du ſang à un homme attaqué de l'Hydrophobie du même bras, où cet homme avoit été mordu, & l'ayant examiné le lendemain, il le trouva le mieux conditionné tant dans ſa couleur & dans ſa conſiſtence, que dans la proportion de la Lymphe à la maſſe rouge, ſemblable en un mot au ſang d'un homme qui ſe porte bien. M. *Bouilton* m'a aſſuré avoir fait la même obſervation dans un homme affligé de l'Hydrophobie, & qui en mourut. Il paroît par les douleurs du ventre, par les vomiſſemens & par le crachement de la ſalive, que bientôt après la morſure, la bouche, l'eſtomac, & les inteſtins ont été infectés du venin. Pour en pénétrer la raiſon, je demande s'il eſt quelque partie du corps, où il y ait tant de glandes & de vaiſſeaux, qui ſervent à ſeparer l'humeur lymphatique, la ſalive

&c. que dans la bouche, dans l'eſtomac & dans les inteſtins ? Depuis l'ouverture de la bouche juſqu'à la ſortie de l'inteſtin droit tout eſt parſemé de glandes. Toutes les fibres de la tunique intérieure de ce conduit ne ſont preſque qu'un tiſſu d'Artéres perſpirantes, & le Pancreas la plus grande glande du corps humain décharge ſon humeur dans les inteſtins : ce qui fait voir que ces parties doivent être attaquées les premieres. Or que le venin agiſſe principalement ſur l'humeur lymphatique du ſang, c'eſt ce qui eſt évident en premier lieu, parce que le venin du Chien réſide principalement dans la ſalive; qui commence vraiſemblablement à infecter l'humeur qui coule dans les vaiſſeaux lymphatiques autour de la plaie. Cette infection faiſant toujours des progrès fait plus de ravage dans les endroits, où ſe fait la plus grande ſéparation de l'humeur lymphatique, comme je viens de le remarquer. En ſecond lieu la ſalive eſt dans les Hydrophobiques ce qui les tourmente le plus. La difficulté qu'ils ont de l'avaler les fait cracher continuellement, & ils ne ſouffrent pas moins lorſqu'en baiſſant la tête ils ſont obligés de la faire couler de la bouche,

comme nous en avons un exemple fort notable dans l'hiſtoire citée de *Liſter*. On remarque encore que leur rage augmente lorſqu'ils écument & crachent ou vomiſſent le plus : car de quelle autre choſe pourroit venir l'horreur qu'ils ont pour toutes les liqueurs, ſinon de l'incommodité qu'ils reſſentent lorſque l'humeur lymphatique ſe ſépare dans leur bouche, dans l'éſophage, dans l'eſtomac & dans les inteſtins ? On ne pourra ſuppoſer ici aucune inflammation dans la gorge ni dans l'éſophage, parce qu'alors les malades pourroient encore moins avaler des ſolides que des fluides, comme nous le voyons aſſez évidemment dans l'Eſquinancie.

Le fameux *Rolfinc* nous dit dans ſes *Diſſertations Anatomiques liv. 1. ch. 13.* qu'ayant ouvert pluſieurs ſujets qui étoient morts de l'Hydrophobie, il n'avoit point trouvé le moindre veſtige d'inflammation dans les parties. *M. de Wiel* appuye ce ſentiment par l'Anatomie qu'il a faite d'un Peintre mort de la même maladie.

Qu'on ne croye cependant pas, que je veuille abſolument nier, que ces parties ne puiſſent ſouvent s'enflammer par la

privation de l'humidité qui leur eſt eſſentiellement neceſſaire, ou par les efforts des vomiſſemens & par l'acide des humeurs infectées de ce venin. L'obſervation que M. *Thauvry* a faite dans un jeune homme qu'il ouvrit après ſa mort, comme nous le voyons dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de l'an* 1699. le prouve ſuffiſamment. Nous trouvons pluſieurs autres exemples dans differens Auteurs qui ne nous permettent pas de douter qu'il n'y arrive quelquefois des inflammations; mais je ne ſçaurois m'empêcher de les regarder dans le cas dont il eſt queſtion comme un accident plûtôt que comme la véritable cauſe de l'Hydrophobie.

Nous avons déja fait voir que ce venin quant à la maſſe du ſang n'a point de priſe ſur les autres humeurs de notre corps. *Dekker* dans ſes *Exercit. Pract.* nous apprend que la matiere ſpermatique ne participe pas non plus de ce venin. Il nous donne l'exemple d'un homme qui a connu pluſieurs fois ſa femme étant affligé de l'Hydrophobie, & il ajoute que la femme n'a point été infectée de ce venin. Nous trouvons encore dans le *Sepulchr. Anatom. de Bone-*

ius, Liv. 1. Sect. 8. dans le *Supplement*, l'exemple d'un homme de 70 ans, qui dans le tems qu'il avoit l'Hydrophobie, étoit ſujet au Priapiſme ; ce qui l'engageoit à connoître ſa femme, qui toutefois n'en étoit point incommodée. Il eſt certain, que *Cælius Aurelianus* l'a déja remarqué en ſon tems, que les hommes attaqués de l'Hydrophobie ont de la concupiſcence, & qu'ils ſont ſujets à des Priapiſmes continuels & à des évacuations involontaires. Ces ſymptômes néanmoins n'indiquent aucune infection ni aigreur dans la matiere ſeminale. Ils ſont plûtôt les effets d'une convulſion ou d'un ſpaſme dans les Veſſies ſeminales & dans les tendons de la Verge, qui alors ſont tendus comme les autres parties du corps ; ce qui devient évident, ſi l'on les compare aux accidens qu'on remarque dans l'Epilepſie & dans d'autres maladies convulſives. Cette tenſion paroît même être la cauſe que les urines ſont plus abondantes dans les malades attaqués de cette maladie, parce qu'alors les tendons de la tunique glanduleuſe de la Veſſie ſont extrémement tendus, & que l'urine étant également preſſée par les parois eſt forcée de ſortir.

D'ailleurs

D'ailleurs nous ſçavons, que le lait des Animaux, qui ont été mordus par un Chien enragé, n'eſt pas venimeux. On en a vû un exemple remarquable il n'y a pas long-tems à S. Germain, où quatre perſonnes ont mangé pendant quelque tems le lait d'une Vache morduë & enragée, ſans le ſçavoir, qui cependant n'ont point ſenti la moindre incommodité.

On ne peut pas de même déterminer ſi le fiel & les autres humeurs de notre corps ſont infectées de ce venin. Je ne ſache même, qu'on ait fait là-deſſus quelqu'obſervation. Je trouve ſimplement, que M. *Tauvray* dit avoir obſervé dans ledit jeune homme, que la Veſſicule du fiel etoit remplie d'une liqueur preſque noire, & il conclut de là, que le venin réſide dans le fiel. Mais cette couleur noire eſt aſſez ordinaire dans pluſieurs autres cas qui n'ont aucun rapport à celui dont nous traitons. Elle peut aiſément être cauſée par la privation du manger & du boire, & par conſéquent elle ne prouve rien. Pour connoître parfaitement, ſi ce fiel étoit réellement infecté, M. *Tauvry* en auroit dû injecter une portion délayée

avec de l'eau dans la veine d'un Chien ou de quelqu'autre Animal. C'eſt ainſi que nous obſervons dans le *Diſcours de la Peſte de Marſeille de l'an* 1722. *par M. Deidier*, que ce célébre Medecin a injecté dans la veine d'un Chien le fiel d'un homme mort de la Peſte. Le Chien en eut des bubons peſtilentiels dans quatre heures, & il en mourut. M. *Deidier* conclut de là, que la cauſe la plus prochaine de cette Peſte n'étoit autre que la corruption du fiel.

Perſonne n'ignore qu'on ne trouve aucune humeur dans le Pericarde de ceux qui ſont morts de l'Hydrophobie; mais j'ai tout lieu de croire que cette ſéchereſſe ne vient que de ce qu'ils n'ont point bû.

Quant aux frayeurs dont notre malade fut ſaiſi avant ſon Hydrophobie & à la rage qu'on obſerva lorſqu'elle fut parfaitement établie, je crois que l'une & l'autre n'étoient que la même choſe à quelques degrés près de difference, & qu'on doit principalement attribuer l'un & l'autre de ces ſymptômes à l'eſtomac qui étoit déja attaqué. Ce ſentiment me paroît d'autant plus vraiſemblable, que le malade ne fut jamais

privé de ſa raiſon dans le paroxiſme même, qu'il écumoit & vomiſſoit plus lorſqu'il étoit dans le plus fort de ſa rage. Or nous voyons tous les jours que l'eſtomac attaqué communique ſon altération au cerveau. Les enfans par exemple qui ont des Vers dans l'eſtomac & dans les inteſtins ſont communément ſujets à des frayeurs, principalement en dormant. Les Vers ſeuls dans l'eſtomac & dans les inteſtins ſont capables de cauſer l'Epilepſie, des convulſions, des tournemens de tête & autres maladies du cerveau, comme le prouvent cent exemples. L'yvreſſe cauſée ou par les boiſſons fortes ou par la fumée du tabac diminue conſidérablement, ou elle ceſſe tout-à-fait par un vomiſſement. Le même effet a lieu dans la plûpart des poiſons qui pris par la bouche cauſent d'abord des convulſions, des tournemens de tête & autres maladies du cerveau. Ces mêmes poiſons rejettés par des vomitifs, le dérangement du cerveau ceſſe de même. Voyez *Wepferus de Cicuta Aquatica.* Qui eſt-ce qui ignore que ceux qui ont des vents dans la région de l'eſtomac ſont ſujets à des rêves mélancoliques que des frayeurs

qu'ils ont les font lever ſouvent en ſurſaut, & qu'ils ont des inſomnies juſqu'à ce qu'ils ayent chaſſé les vents.

Il arrive même ſouvent que les Maniaques ſont gueris par les vomitifs ou par les purgatifs, comme il paroît par l'uſage que les anciens faiſoient de l'Ellebore : de là nous connoiſſons que le principal ſiége de cette maladie eſt dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Ceux qui voudront ſe convaincre davantage de la communication qui eſt entre l'eſtomac & le cerveau, pourront conſulter le Traité *de conſenſu Partium Corporis Humani* du célébre M. *Rega*.

Nous concluons donc avec *Liſter*, que le venin de ceux qui ſont mordus des Chiens enragés reſide dans la partie lymphatique & ſereuſe du ſang, & que la bouche, l'eſtomac & les inteſtins ſont les parties les plus infectées, parce que c'eſt en elles que ſe fait la plus grande ſéparation de l'humeur lymphatique. Nous en concluons encore, que le cerveau ſe dérange principalement par l'action de l'eſtomac moyennant la paire vague & intercoſtale de nerfs du cerveau, qui ſe répandent ſur l'orifice de l'eſtomac. Il eſt vraiſemblable, que le

Créateur en donnant une route si longue à ces nerfs, qu'il auroit pû faire sortir de la moelle allongée, a voulu par là nous faire entendre, que le cerveau est le siége de toutes les sensations, afin qu'en cas que l'homme eût avalé quelque chose de nuisible à la santé, il en prévînt les suites funestes en le rejettant sur le champ.

Ce sentiment qui veut que l'estomac soit la cause de ces symtômes n'est pas nouveau. Il a déja été adopté par *Cælius Aurelianus*, qui suivant *Reinesius* a vêcu dans le cinquiéme siécle, & que d'autres font encore plus ancien. Cet auteur décrit les symtômes de la morsure d'un Chien enragé avec autant de précision que l'on pourroit prétendre de l'auteur le plus instruit de nos jours.

4. Nous avons encore remarqué ci-dessus, que deux jours avant l'Hydrophobie, le malade se plaignit d'un *piquotement très-violent dans la cicatrice :* ce qui est confirmé par l'observation de *Petrus Salius Diversus de Affectibus Particul.* lorsqu'il remarque qu'outre les indications communes de l'Hydrophobie prochaine indiquées par d'autres, il en avoit remarqué une, qu'il croit la principale

& l'infaillible, qui eſt la douleur dans l'endroit de la morſure quoique cicatriſée depuis des mois entiers.

5. J'ai obſervé que ce piquotement ſe fit ſentir *le trente-neuviéme jour après la morſure*, & que deux jours après l'Hydrophobie ſurvint. Il eſt vrai que ces ſymtômes ne ſe montrent que quelques mois ou quelques années même après la morſure. Nous en avons des exemples. Cependant M. *Mead* remarque dans ſon Traité *de Venenis*, qu'on en eſt régulièrement attaqué avant le quarantiéme jour, comme nous le voyons ici par l'expérience.

Quant aux remedes, dont nous nous ſommes ſervis dans cette maladie, nous voyons qu'ils n'ont pû empêcher la mort du malade le cinquiéme jour après le commencement de l'Hydrophobie, comme il arrive ordinairement. La ſubmerſion ſi vantée par *Celſus* comme le ſeul remede n'a été ici d'aucun ſecours. Il n'a pas eu plus d'effet dans cent autres cas, où l'Hydrophobie étoit formée. Le malade ne reçut pas plus de ſoulagement du bain d'eau chaude que nous lui donnions, & en effet je ne ſçache aucun exemple de quelqu'un qui

réellement attaqué de l'Hydrophobie en ait été guéri par l'eau, ſi nous exceptons celui qu'on trouve dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de l'an 1699. Le voici en propres termes :

» Une jeune Fille de vingt ans qui » avoit été morduë à la main par un » petit garçon enragé eut tous les acci- » dens de la rage, & enfin ſeize jours » après la morſure on s'aviſa de la bai- » gner dans un grand bain d'eau de ri- » viere plus froide que chaude où l'on » avoit fait diſſoudre un boiſſeau de ſel. » On l'y plongeoit toute nuë, & on l'en » retiroit à diverſes repriſes, & après » qu'on l'eut extrêmement tourmentée » de cette façon, on la laiſſa aſſiſe dans » le bain & toute étourdie. Quand elle » vint à regarder l'eau où elle étoit, » elle fut toute étonnée qu'elle la voyoit » ſans émotion.

» Après cela ſa maladie ne fut plus » qu'une maladie ordinaire, il lui vint » de la fiévre que l'on traita ſelon la » méthode commune ; elle avoit de » fréquentes envies de vomir, & les » vomiſſemens la ſoulageoient ; on aida » à la nature ; on la remit pluſieurs fois » dans le bain ; enfin on la guérit par-

» faitement, & la maladie entiére ne
» dura guéres plus d'un mois. M. Moria
» en avoit tiré la relation d'un mémoire
» qu'avoit écrit jour par jour M. Raoult
» Chirurgien de l'Hôtel-Dieu qui avoit
» toujours été auprès de la malade.

» Il paroît que l'imagination révoltée
» avec tant de fureur contre l'eau &
» contre les choſes liquides étant une
» fois domptée & aſſujettie à ſouffrir
» patiemment ces objets, la plus gran-
» de difficulté de la cure eſt ſurmon-
» tée, tant parce que les eſprits ne s'ir-
» ritant & ne s'enflammant plus à cet-
» te vûe, ceſſent de porter le déſordre
» dans tout le corps, que parce que
» les malades deviennent traitables aux
» remedes, & prennent facilement les
» alimens convenables.

On ne ſçauroit douter de la verité de l'Hiſtoire; mais en premier lieu cette fille étoit morduë par un petit garçon & non par le chien même, qui avoit donné l'Hydrophobie au garçon, & il ſe peut fort bien que ce venin n'étoit point encore au plus fort dégré de ſa malignité. En ſecond lieu elle vomiſſoit ſouvent pendant ſa maladie : en cela on ſecouroit même la nature. J'entends par là,

qu'on

qu'on lui donnoit des vomitifs, & il me ſemble, qu'en ce cas il ſeroit très-difficile de prouver qu'elle fut guérie par l'eau plutôt que par les vomitifs. Je croirois plutôt le dernier que le premier, & je me trouve fortifié dans ce ſentiment par une relation qu'on voit dans l'*Abregé des Tranſactions Philoſophiques. Vol.* 3. *Part.* 1. de deux garçons » qui avoient » manié un Chien qui avoit été mordu » à la tête par un chien enragé. Le chien » fut guéri ſans qu'il lui prît aucune rage. » Ceci arriva ſur la fin d'Octobre 1679. » & ce fut environ le mois de May » 1680. que ces deux enfans ſe trouve- » rent incommodés. Ils ſentirent au » bas-ventre des douleurs fort vives, » qui remonterent peu à peu vers le » nombril. Environ le mois de Juillet » ils eurent un devoiement leger & des » évanouiſſemens fréquens, lorſque les » douleurs redoublérent. Quelque tems » après ces douleurs remonterent juſqu'à » l'eſtomac & au-deſſus. Alors ils eurent » des mouvemens quaſi convulſifs par » tout le corps & principalement dans » l'eſtomac & le ventre, & ils jetterent » de l'écume. Ces ſymtomes durerent en » augmentant toujours juſqu'à la fin du

» mois d'Août, lorſqu'ils furent réelle-
» ment attaqués de l'Hydrophobie. Ces
» inquiétudes les agitoient une heure,
» quelquefois moins, quelquefois plus:
» dès qu'elles ceſſoient, ils ſe portoient
» auſſi bien qu'auparavant. Ils reſterent
» dans cet état juſqu'à la moitié du mois
» de Septembre. Ils devinrent furieux,
» ne voulant plus ſouffrir perſonne avec
» eux. Une ſemaine s'étant écouleé ils
» ſe porterent encore bien, & ils regar-
» derent l'eau ſans aucune frayeur; mais
» ils furent de nouveau incommodés
» trois ou quatre jours après. Cet état dura
» encore une ſemaine & il fut ſuccedé
» d'une parfaite ſanté, à cela près, que
» l'aîné ſentit encore quelque langueur
» ſur la fin du mois de Janvier. Remar-
» quez [dit l'Auteur,] que dans le
» mois d'Août on leur avoit donné quel-
» ques doſes *d'Antimoine* & du *Mercu-*
» *rius vitæ* [qui ſont des vomitifs,]
» avec de la Thériaque, des yeux d'é-
» creviſſe & d'autres choſes.» Cette Hiſ-
toire qui comprend outre cela pluſieurs
autres circonſtances remarquables, que
j'ai paſſées ici ſous ſilence, fait voir que
l'Hydrophobie peut venir ſimplement

par le maniement d'un Chien infecté, ſans avoir eu la moindre bleſſure, mais que cependant en ce cas les accidens ſont plus lents & moins violens, & que même ils ne ſont pas toujours mortels; & que par conſequent il y a des dégrés de plus ou de moins d'infection, & que ce venin peut même être vaincu & rejetté par la force de la nature, comme il arrive ſouvent dans les autres poiſons; que néanmoins le moindre dégré de ce venin excite des ſymptômes les plus violens qui ſe déclarent dans le ventre & autour de l'eſtomac, & que c'eſt de là que viennent les convulſions & les évanouiſſemens. Il ſe peut donc fort bien que la fille dont nous avons parlé, n'a été infectée qu'à un certain dégré, & que la vigueur de ſon tempérament ſecourue de vomiſſemens naturels & artificiels a ſurmonté & rejetté le venin, & que le bain de l'eau ſalée n'a point contribué à ſa guériſon.

Quant à la coûtume qu'on a de verſer de l'eau chaude ſur ceux qui ont l'Hydrophobie, je trouve dans les mêmes *Memoires de l'an* 1699. qu'on fait mention de quelques malades qui ont été guéris par ce moyen; mais je n'y dé-

couvre aucune raiſon, ſur laquelle je puiſſe compter. D'un autre côté je ſçai avec plus d'aſſurance que Mrs *Boerhaave* & *Ooſterdyk Schacht* ont éprouvé fort ſouvent l'inutilité de ce remede, quoiqu'il y ait eu dans le commencement une grande apparence de guériſon. Je ſçai encore que dans le même tems que le malade qui fait le ſujet de cette Diſſertation, fut mordu, un enfant qui n'avoit que trois ans mourut de l'Hydrophobie, malgré qu'on l'eût arroſé très-ſouvent, qu'on l'eût plongé trois fois, & outre cela ſaigné. Cet enfant avoit eté infecté de ce venin d'un petit Chien qu'il avoit ſimplement manié, ſans en avoir été mordu.

On croit vulgairement qu'il ſuffit de plonger une perſonne morduë pour la mettre à couvert de l'Hydrophobie, pourvû qu'on prenne cette précaution avant que le venin ne produiſe ſon effet. Cependant je ſuis d'avis avec M. *de Wiel*, qu'on ne doit pas ſe fier uniquement à ce remede, & qu'il eſt bon d'en employer d'autres, puiſqu'il y a une infinité d'exemples, où ſon ſecours n'a eu aucun effet, comme ce Sçavant le prouve par un grand nombre d'Auteurs. En

effet comment pourroit-on prouver par la théorie, qu'un venin qui jette des racines ſi profondes & qui eſt ſi obſtiné, que reſtant caché dans le corps des mois & ſuivant d'autres des années entiéres, y cauſe des ravages ſi étonnans, peut être tout d'un coup détruit en plongeant ſimplement le malade dans l'eau. Perſonne, je croi, ne voudra ſoutenir, que cette eau en pénétrant dans le corps émouſſe les parties de ce venin par une vertu oppoſée, comme les Acides ſont émouſſés par les Alcalis. Il n'eſt pas plus vraiſemblable, que la frayeur qui ſaiſit le malade lorſqu'on le jette à l'imprévû dans l'eau, puiſſe anéantir ce venin, qui eſt aſſurément d'une ſubſtance corporelle & d'une figure déterminée. Or il faudroit donc ſuppoſer que ce venin ſoit chaſſé hors du corps lorſqu'on plonge le malade. Mais par quel chemin ? M. *Mead* prétend, que c'eſt par la voie de l'urine, puiſqu'on remarque que les bains font couler l'urine en plus grande quantité. L'eau, dit-il, preſſant à la place de l'air ſur la ſurface du corps, ſa peſanteur qui eſt encore plus grande lorſqu'elle eſt ſalée, en comprimant les vaiſſeaux de la peau, force

par là les humeurs de preſſer plus ſur les parties intérieures du corps ; ce qui rend la ſécrétion & l'évacuation de l'urine plus abondantes. Mais qui eſt-ce qui ne voit pas clairement que cette preuve eſt trop foible, puiſque par la ſuppoſition même la ſécrétion & l'écoulement de l'urine ne ſont plus abondans alors, que parce que la tranſpiration eſt moindre, & qu'il ne s'écoule plus de venin avec l'urine qu'à proportion qu'il en tranſpire moins en ce tems par la peau, au lieu que la quantité de la tranſpiration & l'écoulement de l'urine pris enſemble ſont en effet les mêmes avant & pendant que l'on plonge le malade ; mais peut-être que quelqu'un dira que l'écoulement de l'urine eſt plus grand, parce que l'eau en entrant de tous côtés dans le corps délaie le ſang, & qu'entrainant le venin avec elle, elle paſſe dans la veſſie. Sans vouloir dire que ce ſentiment ſeroit diamétralement oppoſé au précedent, où l'on ſuppoſe que les vaiſſeaux de la peau ſont comprimés, je conviens qu'il pourroit avoir quelqu'apparence de verité, ſi l'on mettoit quelqu'un dans le bain pluſieurs jours de ſuite ; mais ce raiſonnement ne ſçau-

roit avoir lieu dans le cas dont il s'agit, puiſqu'il eſt de l'uſage qu'on ne plonge dans l'eau un malade que pour quelques minutes.

Nous n'avons point tiré aucun ſecours des emplâtres de Cantharides & des ſudorifiques Alexipharmaques, qui ſont en effet les principaux remedes pour expulſer le venin, avant que l'Hydrophobie ne ſoit formée. La poudre de *Palmarius*, qu'on dit infaillible pour prévenir l'Hydrophobie, le julep Cephalique de *Mayerne*, le Vinaigre Aromatique de *Hanneman*, dont on trouve la deſcription dans les *Acta Hafnienſia*, & celui qui eſt publié dans notre ville par l'ordonnance du Magiſtrat, ſont tous des remedes ſudorifiques.

En effet, ſi l'on conſidere, que le venin du mal Vénérien, qui eſt auſſi contagieux & auſſi obſtiné que celui dont nous parlons, & qui ſe cache auſſi pendant des mois & des années entiéres dans le corps, eſt ſouvent heureuſement chaſſé par la ſueur, je crois que les ſudorifiques peuvent être ordonnés à ceux qui ſont mordus par un Chien enragé. Il me ſemble que les décoctions Antivénériennes & la fumigation d'eau-de-vie

pourroient être employées ici fort utilement.

Ces réflexions m'ont donné occasion de penser que le Mercure pourroit être le véritable antidote contre le venin des Chiens enragés, comme il l'est en effet de celui qui cause les maux Vénériens. Je suis d'autant plus convaincu, qu'il est certain que le venin des Chiens enragés réside principalement dans la lymphe & dans la salive, sur lesquelles ordinairement le Mercure exerce sa vertu. Je vis avec bien du plaisir dans les *Transactions Philosophiques* de l'an 1736. que mon idée étoit appuyée par l'expérience. On y trouve plusieurs expériences que M. *James* a faites sur des Chiens enragés & même sur des hommes avec le * *Turbith Mineral.*

Quant à la saignée, nous n'avons pas crû devoir la pratiquer dans notre malade, n'ayant eu aucune indication de fièvre ni d'inflammation. Nous sçavions

---

* Cette préparation se fait de Mercure fondu dans l'Huile de Vitriol, qu'on en fait évaporer. Il reste une poudre blanche, qui étant jettée dans l'eau chaude, prend d'abord une couleur jaune.

d'ailleurs par pluſieurs exemples, que les ſaignées affoibliſſent le malade, loin de lui procurer quelque ſoulagement, comme il paroît entr'autres dans le cas de *Liſter* & de *Bouillon*, que nous venons de citer. Je penſe pourtant qu'une ſaignée pouroit être de quelqu'utilité ſoudain après la morſure, pour prévenir les accidens auſquels ces Malades ſont ſujets; mais je ne la regarderai jamais comme un préſervatif ſuffiſant contre l'Hydrophobie. Elle n'a dans ce cas que la même utilité qu'on lui trouve dans les maux Vénériens.

Je crois que les vomitifs & les purgatifs ſont d'un ſecours plus aſſuré, puiſqu'ils agiſſent directement ſur le ſiége du venin même; mais ils me paroiſſent inſuffiſans pour la parfaite guériſon, puiſque l'eſtomac & les inteſtins ne ſont pas les ſeules parties qui ſont infectées.

Pour tirer une concluſion générale de tout ce que je viens de rapporter, je croi, qu'immédiatement après la morſure d'un Chien enragé on doit tenir la playe ouverte, la laver d'eau ſalée & même la couper, s'il y a de la place, appliquer des veſſicatoires & des ventouſes. On

doit en même tems faire saliver le malade par le secours de l'onguent Mercurial, & en appliquer même sur la playe & sur les parties d'alentour. Ou l'on pourra donner interieurement au malade quelque préparation de Mercure, comme le Mercure doux, dont les effets sont les plus sûrs, qui conduit par une main sage n'expose à aucun danger, & que pour cette raison je préfererois au commencement de la cure à d'autres Mercuriaux plus violens. Si cependant l'on me consultoit dans le tems que le malade sentiroit déja des piquotemens dans la cicatrice, ou que l'Hydrophobie même seroit formée, assuré comme je suis que tous les autres remedes ne sçauroient le garantir, je ne balancerois pas un moment de lui donner le *Turbith Mineral* & de le traiter comme dans le cas que je viens de citer.

Qu'il me soit permis de faire avant de finir un paralléle entre les remedes de l'eau contre l'Hydrophobie & entre l'huile des Scorpions contre leurs piquures. Voici ce que M. *de Maupertuis* a observé sur le dernier cas. Il rapporte plusieurs expériences qu'il a faites lui-même sur des Chiens piqués par des

Scorpions &conclut de la maniere suivante : *

» La premiere de mes expériences » fut de faire piquer un Chien, qui reçut » trois ou quatre coups de l'aiguillon » d'un Scorpion irrité à la partie du » ventre qui est sans poil.

» Une heure après il devint très-enflé » & chancelant, il rendit tout ce qu'il » avoit dans l'estomac & dans les intes- » tins, & continua pendant trois heures » de vomir de tems en tems une espéce » de bave visqueuse. Son ventre qui étoit » fort tendu diminuoit après chaque vo- » missement, cependant il recommen- » çoit bientôt de s'enfler, & quand il » l'étoit à un certain point, il revomis- » soit encore : ces alternatives d'enflure » & de vomissement durerent environ » trois heures, ensuite les convulsions » le prirent, il mordit la terre, se traîna » sur ses pattes de devant, enfin mourut » cinq heures après avoir été piqué.

» Il n'avoit aucune enflure à la par- » tie piquée ; comme ont les animaux » piqués par les Abeilles ou les Guef-

* Mémoires de l'Acad. Royal. de l'an 1731.

» pes. L'enflure étoit générale, & l'on
» voyoit ſeulement à l'endroit de cha-
» que piquure un petit point rouge qui
» n'étoit que le trou qu'avoit fait l'ai-
» guillon rempli de ſang extravaſé. J'ai
» obſervé la même choſe ſur tous les
» animaux que j'ai fait piquer par le
» Scorpion, & n'ai jamais vû que ſa pi-
» quure fît élever la peau.

» Quelques jours après je fis piquer
» un autre Chien cinq ou ſix fois au mê-
» me endroit que le premier. Quatre
» heures s'étant écoulées ſans qu'il parût
» malade, je fis réiterer les piquures;
» mais quoique pluſieurs Scorpions irri-
» tés le piquaſſent dix ou douze fois,
» & enfonçaſſent leur aiguillon ſi avant
» qu'ils y demeuroient attachés, le Chien
» jetta ſeulement quelques cris pendant
» les piquures, mais il ne ſe reſſentit en
» aucune maniere du venin.

» Enfin je répétai l'expérience ſur
» trois Poulets que je fis piquer ſous
» l'aîle & ſur la poitrine, mais aucun
» ne donna le moindre ſigne de maladie.

» De toutes ces expériences il eſt aiſé
» de conclure que quoique la piquure du
» Scorpion ſoit quelquefois mortelle, elle
» ne l'eſt cependant que rarement. Elle

» aura beſoin pour cela du concours de » certaines circonſtances qu'il ſeroit diffi- » cile de déterminer. La qualité des vaiſ- » ſeaux que rencontre l'aiguillon, les ali- » mens qu'aura mangé le Scorpion, une » trop grande diete qu'il aura ſoufferte, » peuvent contribuer ou s'oppoſer aux » effets de la piquure ; peut-être la li- » queur empoiſonnée ne coule-t-elle pas » toutes les fois que le Scorpion pique.

» On croit encore qu'en écraſant le » Scorpion ſur la partie on prévient les » mauvais effets de ſa piquure ; mais je » ſuis fort tenté de croire que tous ces » antidotes ne doivent leur vertu qu'au » peu d'efficace du poiſon.

Or puiſque le remede de l'eau contre l'Hydrophobie eſt fondé ſur le même principe que celui de l'huile des ſcorpions ou des Scorpions écraſés ſur la playe contre leurs piquures, & que la fauſſeté de ce dernier eſt aſſés évidente, il ſemble que par l'analogie on peut être également aſſuré de la fauſſeté du premier, d'autant plus que ſes effets ne ſçauroient en aucune maniere être conciliés avec la raiſon. Si l'on veut s'en rapporter à l'expérience, il eſt encore évident, que pluſieurs ſujets étant mordus n'ont point eu l'Hydropho-

bie, quoiqu'ils n'ayent jamais été plongés, au lieu que plusieurs en ont été saisis quoiqu'on les eût plongé plusieurs fois. Nous dirons donc avec M. *de Maupertuis*, que ceux qui ayant été mordus se sont servis de ce remede, n'ont été gueris, que parce qu'ils n'étoient point infectés de ce venin.

Il est encore certain, que quoique le venin des maux Vénériens soit extrémement actif & contagieux, tous ceux qui ont affaire à des personnes gâtées, n'en sont pas pour cela infectés, comme l'expérience nous le fait voir tous les jours, & comme nous en trouvons plusieurs exemples fort notables dans le sçavant Ouvrage des *Maladies Venerriennes de M. Astruc*. La même chose a lieu dans d'autres Maladies contagieuse, & mon hypothése en tire une nouvelle force.

RELATION
DES ACCIDENS DONT A ETE' SUIVIE LA MORSURE D'UN CHAT ENRAGE',

Enrichie de quelques Remarques.

LE 16 Janvier 1737. ſur les dix heures du ſoir je fus appellé chez une Fille âgée de trente-cinq ans. Elle me dit que ce même ſoir voulant fermer ſa boutique, elle fut attaquée par un Chat qui la mordit & lui fit pluſieurs égratignures, principalement à la cheville & aux doigts des pieds, ajoutant qu'elle avoit perdu beaucoup de ſang de ſes playes.

Ayant examiné les playes, nous ne jugeâmes pas à propos de faire aucune inciſion. Nous réſolumes de les bien laver avec l'eau-de-vie, & les ayant couvertes de plumaceaux trempés dans cette liqueur de les panſer comme à l'ordinaire. Je trouvai le pouls de la malade très-alteré, & je lui fis tirer environ douze onces de ſang, que je trouvai le lendemain dans un état aſſez naturel. Je lui conſeillai en la quittant de prendre beaucoup de Thé ou de Caffé délayé. Le lendemain nous trouvames les playes ſans aucun accident, & nous les panſames comme la veille. La malade n'avoit point dormi cette nuit. Elle étoit très-incommodée & toujours ſaiſie de peur & d'inquiétudes. On lui remarqua même un peu de fiévre. Je lui donnai alors un mêlange de fébrifuges, d'Alexipharmaques & de ſudorifiques. M'étant ſervi pendant quelque tems de ſemblables remedes, elle fut aſſez bien rétablie, excepté que ſon urine étoit toujours fort claire & cruë, comme celle des Hiſteriques : auſſi ces évacuations étoient-elles plus rares qu'à l'ordinaire ; ce qui me détermina à lui donner des purgatifs. Les playes ayant été traitées de cette fa-

çon avoient reſté ouvertes environ quatre ſemaines. Elle ſe portoit d'ailleurs aſſez bien. Elle mangeoit, bûvoit & dormoit. Ses regles étoient plus préciſes & plus abondantes qu'à l'ordinaire ; mais elle étoit un peu mélancolique. Le tems de ſix ſemaines étant expiré, elle commença à ſe raſſurer ſur les mauvaiſes ſuites de cet accident, qu'elle avoit toujours craint avec raiſon, puiſque ſon ayeul étoit mort de la morſure d'un Chat.

Le 10 Mars plus de ſept ſemaines après ſon accident étant allée en bonne ſanté à l'Egliſe elle en revint avec la fiévre. Se trouvant mieux le lendemain elle ſortit encore, mais elle revint malade comme la veille. On m'appella : je la trouvai avec une fiévre violente, quoique ſans autre accident. Comme j'avois toujours craint quelque ſuite fâcheuſe je recommençai à lui donner des Alexipharmaques & des ſudorifiques. Elle ſe porta un peu mieux le lendemain, qui étoit le 12. mais elle ſe plaignit de tenſions dans les jambes & d'ardeur dans les pieds. Le 13. qui étoit le cinquante-ſixiéme jour après la morſure ayant pris une taſſe de caffé elle refuſa d'en prendre une ſecon-

de, disant qu'elle n'y trouvoit aucun goût. On me rapporta cela à trois heures après midi, en ajoutant qu'on n'avoit pû la déterminer à boire davantage. Pour m'assurer du fait, j'allai la prier de boire une tasse; sur quoi voulant me satisfaire, elle se mit à plaindre beaucoup de certaines inquiétudes, & elle fut même saisie d'une espéce de tremblement, sans qu'elle pût avaler la moindre goute.

Je convins alors avec le Chirurgien de lui appliquer deux vessicatoires au gras des cuisses & sur les épaules. On lui mit outre cela du levain autour du cou; mais tout cela ne produisit aucun effet. Ses inquiétudes augmenterent de moment en moment, & le 14. le moindre mouvement qu'on faisoit autour de son lit, l'inquiétoit. Lorsqu'on lui proposa de boire, elle répondit avec des tensions notables des muscles du cou, que si elle vouloit se forcer à boire, elle urineroit de peur. Dans cet état je trouvai son pouls très-rapide & fort foible. La salive commençoit à lui couler de la bouche, & souvent il s'élevoit sur ses lévres une écume de la hauteur de quatre doigts. Cependant elle a tou-

jours conſervé ſa raiſon, & elle n'eſt jamais parvenuë à un dégré extréme de rage. Le même jour à neuf heures du ſoir ayant pris congé de tous les aſſiſtans, & ayant fait quelques mouvemens de ſes mains & pouſſé quelques cris, elle mourut avec tranquillité à onze heures. Environ deux heures avant ſa mort elle avoit pris un peu d'eau de Rhue, quoiqu'avec beaucoup de répugnance.

On pourroit conclure de cet accident, qu'il y a quelque difference entre la morſure d'un chien & d'un chat enragé. 1. Dans le cas préſent auſſi bien que dans celui de ſon ayeul, qui mourut la neuviéme ſemaine, il s'eſt écoulé plus de tems avant que l'Hydrophobie ait été formée, que dans celle de la morſure d'un Chien. 2. L'Hydrophobie n'a duré ici que juſqu'au deuxiéme jour. 3. Les ſymtômes les plus violens de l'extrême rage, n'ont point paru dans cette Hydrophobie, ni dans celle de ſon ayeul ſuivant le rapport des parens. 4. On n'a remarqué aucun penchant à jetter la ſalive à d'autres, ni d'autres circonſtances graves &c. Peut-être le venin des Chats enragés n'eſt-il pas d'une na-

ture auſſi maligné que celui des Chiens ; Cependant nous voyons qu'il l'eſt aſſez pour faire perir ceux qui en ſont infectés.

LETTRE

De M. *James* à M. Hans *Sloane*.

MONSIEUR,

C'eſt pour vous obéir que je vous envoye préſentement le détail des expériences que j'ai faites avec le Mercure ſur des Chiens enragés. J'ai tout lieu d'être perſuadé que c'eſt le meilleur remede pour garantir de la rage, & peut-être le remede le plus ſûr pour en guérir.

A la S. *Michel* 1731. j'allai voir M. *Floyer Hints*, qui aime beaucoup la Chaſſe, il me dit, que la rage étoit dans ſa Meute, que le matin un Chien enragé étoit entré dans le Chenil, & qu'il appréhendoit que la plus grande partie de ſa Meute n'en eût été mordue : je profitai de cette occaſion pour lui dire que je ſoupçonnois depuis fort long-tems que le Mercure devoit être le remede le plus certain contre cette ma-

ladie, & que ſi l'idée que je m'étois formée de la rage étoit vraye, j'étois preſque ſûr du ſuccès de ce remede, quelque difficulté qu'il y eût d'ailleurs à déterminer *à priori* les effets d'un medicament, & j'inſiſtai du moins à l'éprouver. M. *Floyer* négligea mon conſeil juſqu'au mois de Février ſuivant; pendant ce tems-là il eſſaya d'un remede qu'on vend à *Bates*, & connu ſous le nom de * *Pewter-medicine*, Medecine d'Etain, & il tenta tout ce que lui conſeillerent les autres Chaſſeurs, mais tout fut inutile; preſque tous les jours quelque Chien revenoit de la Chaſſe enragé. Quand M. *Floyer* vit que cette maladie s'enracinoit, il envoya ſes Chiens à la mer, il les fit jetter l'un après l'autre dans l'eau de mer, & au lieu de les faire revenir chez lui, il les fit conduire dans le chenil d'un gentilhomme, dont la terre n'étoit éloignée que de ſix milles de la ſienne. Malgré cette précaution il perdit dans quinze jours douze

* *Pewter-Medicine.* C'eſt ſans doute le remede ſi recommandé par *Turquet de Mayerne* & *Grew*, l'Etain avec le Mithridate; les Chaſſeurs en font grand cas.

ou quatorze chiens, c'étoit au mois de Février, j'allai pour lors le voir dans sa nouvelle maison, & je le trouvai chagrin, comme le sont ordinairement les Chasseurs en pareil cas, je lui demandai s'il avoit essayé le remede que je lui avois conseillé, il me dit qu'il ne l'avoit pas fait; mais que comme il avoit deux Chiens enragés, il le tenteroit le soir même. Il me fit voir ces Chiens, ils refusoient déja toutes sortes d'alimens, ils avoient les fluides en horreur, ils bavoient beaucoup, & ils avoient les symptômes de la rage les plus marqués.

M. *Floyer* envoya aussitôt à *Lichfield* acheter tout le *Turbith Mineral* qu'on pourroit trouver, & ce soir-là même, il en donna 12 grains à deux Chiens qui après ce remede vomirent & se purgerent beaucoup, 24 heures après il leur en donna à chacun 24 grains, & au bout de 24 heures ensuite, il leur en fit prendre encore à chacun 48 grains. Ces Chiens saliverent abondament, & aussitôt après ils burent avec avidité du lait chaud. Au bout de ces dernieres 24 heures, il donna à un des Chiens 24 nouveaux grains de *Turbith Mineral*, & il

n'en donna point à l'autre ; le Chien qui avoit pris cette derniere doſe ſaliva extrêmement, ſe coucha par terre, fut dans des inquiétudes extraordinaires & eut tous les ſymptômes d'une ſalivation trop abondante ; mais il ſe remit & ſe porta bien enſuite. L'autre Chien retomba malade & mourut.

A tout le reſte de la Meute on fit donner d'abord 7 grains de *Turbith Mineral*, au bout de 24 heures on leur en donna 12 grains, & tous les jours la même doſe pendant quelque tems, & deux ou trois fois le mois, à la nouvelle & à la pleine lune on répetoit le même remede. Depuis ce tems M. *Floyer* ne perdit plus de Chiens, & lorſqu'il y en avoit quelqu'un mordu par des Chiens enragés, il les garantiſſoit des ſuites fâcheuſes de la morſure avec le *Turbith*.

Ces expériences ne me ſuffirent point, j'en voulus faire de nouvelles, & je priai pluſieurs de mes amis d'en faire. J'ai de cette maniere fait paſſer par ce remede une multitude prodigieuſe de Chiens mordus par des Chiens enragés, aucun n'eſt péri, quoique les autres Chiens mordus par les mêmes Chiens enragés ſoient auſſi devenus enragés.

J'ai

J'ai eu occasion de donner mon remede à trois personnes, & il y a environ deux ans & demi que j'en fis la premiere expérience sur une fille de 14 ans.

Cette fille avoit été mordue si cruellement au gras de la jambe par un Chien enragé, que le Chirurgien avoit été obligé d'employer des remedes pour en empêcher la mortification. Le *Turbith Minéral* la fit vomir. Trois jours avant la nouvelle Lune suivante, & le jour même de la nouvelle Lune on lui donna le même remede qui la fit encore vomir. Pendant toute la Pleine Lune suivante on le lui fit prendre de la même façon, & elle fut parfaitement guérie.

La seconde personne qui fit usage de ce remede fut un enfant d'environ dix ans. Un Chien enragé l'avoit mordu à la jambe au mois de Novembre dernier, & lui avoit fait quatre trous. On lui donna le *Turbith Mineral*, on pansa les blessures avec des digestifs, & son accident n'eut pas de suite. Ces deux enfans demeurerent près de *Buston* sur *Trent*, & la cure de leur maladie a été faite sous les yeux de M. Towndraw Apoticaire du lieu.

La troisiéme guérison faite avec le

Turbith Mineral, a été celle d'un Garçon d'auprès de *Tamworth*, âgé d'environ 18 ans & mordu au bras. Il y avoit alors un grand nombre de Chiens dans l'endroit où demeuroit ce Garçon, & ſix jours après que cet accident lui fut arrivé, pluſieurs Chiens qui avoient été mordus devinrent enragés. Ce garçon étoit tombé dans une grande mélancolie & dans un grand abatement, il avoit des tremblemens & des inſomnies depuis pluſieurs nuits, il ne croyoit point cependant que le Chien dont il avoit été mordu fût enragé, & ſa playe étoit recouverte d'une croute ſéche. M. *Wilſon* Apoticaire de *Tamworth*, auquel il s'étoit adreſſé, l'avoit déja fait vomir avec ℥ij. *vin. Benedict.* Mais le ſuccès du *Turbith Mineral* dont il avoit entendu parler, l'engagea à donner au Malade le Bol & le Julep ſuivant.

℞. *Turpeth Min. Gr.* XII.
Lap. Contrayerv. ℈ I.
Ther. Androm. Q. S. M. F. Bol. N°. 3.
Sumat unum ſingulis noctibus hora decubitûs ſuperbibendo Julap. ſequ. Cochl. IV.
℞. *Aq. Rutæ* ℥vj.
Theriac. ℥ij.

Syr. Paon. c. ℥i ſs.
Tinct. Caſtor. ℈ij. *M. F. Julap.*

Par l'uſage de ces remedes le Malade ſua beaucoup, il alla deux fois par jour à la garderobbe, & ſes ſelles n'étoient pas liées; tous les accidens ſe diſſiperent, le tremblement s'en alla, le ſommeil ſe rétablit, la playe ſe guérit, & le Malade partit enſuite pour les Eaux Minérales, & depuis ce tems-là il a continué à ſe bien porter.

Ce qu'il y a de ſingulier dans cet exemple, c'eſt que la playe rendit une matiere épaiſſe & louable, dès que le remede fut commencé, & la croute qui ſe détacha après la réunion, tomba comme une eſcarre.

Je ne m'arrêterai point à préſent à raiſonner ſur ces faits, ils parlent aſſez eux-mêmes, ils parlent mieux que je ne pourrois le faire. J'oſerai encore moins déterminer ſi le Mercure eſt capable de prévenir ou de diſſoudre les concrétions inflammatoires que produit la rage, ou ſi l'action principale de ce puiſſant remede vient des évacuations qu'il procure. J'examinerai plûtôt l'antiquité de la rage, & je m'y attacherai d'autant

plus volontiers que *Cœlius Aurelianus* dans ſon Ouvrage ne me paroît pas avoir aſſez compté ſur l'autorité d'*Homere*. Il cite un paſſage du huitiéme Livre de l'Iliade, où Teucer appelle Hector κυνὸς λυσσητῆρος, Chien enragé, mais il ne croit pas que cette autorité ſuffiſe pour prouver qu'*Homere* a connu cette maladie, & il néglige deux autres paſſages du même Poëte qui ſervent à démontrer clairement qu'*Homere* connoiſſoit parfaitement la rage. Le premier de ces paſſages eſt dans le Diſcours d'*Ulyſſe* au neuviéme Livre de l'*Iliade*, lorſqu'il eſt envoyé en Ambaſſade à *Achille*. *Ulyſſe* décrit à ce Heros les malheurs de l'Armée des Grecs pendant ſon abſence, & dans la peinture qu'il fait d'*Hector*, il compare ſa fureur à celle d'un Chien enragé. Iliad. Liv. 9. ℣. 233.

Hector *verò valde trucibus oculis adſpiciens*
Furit terribiliter fretus Jove : *nec quicquam honorat*
Viros neque Deos ; ingens autem ipſum rabies invaſit.

Si *Homere* avoit voulu décrire en Medecin les ſymptômes d'un Chien enragé,

il n'en auroit point caractériſé le regard avec un terme plus énergique que celui de Βλεμεαίνων. Il faut auſſi remarquer que ce Diſcours eſt adreſſé à *Achille* qui avoit étudié la Medecine ſous *Chiron*, & par conſéquent que cette Métaphore le pouvoit frapper davantage & lui repreſenter plus vivement le mal qu'*Hector* faiſoit à ſes Compatriotes.

Dans le treiziéme Livre de l'*Iliade*, *Neptune* appelle auſſi *Hector* λυσσώδης.

On doit obſerver que λύσσα, λυσσητηρ & λυσσώδης dans leur ſignification propre & naturelle ne peuvent s'entendre d'une autre rage que de celle du Chien, & on l'employe métaphoriquement, comme dans les Exemples que je viens de rapporter dans *Sophocle* & dans *Euripide*. *Ariſtote*, *Galien* & *Dioſcoride* ſe ſerveut du mot λύσσα ou λύττα pour exprimer la rage des Chiens. *Dioſcoride* nomme Λυσσόδηκτος un homme mordu par un Chien enragé. *Arethée* employe dans le même ſens le mot de Λυσσάω & *Plutarque* celui de Λυττώσαις.

On peut conclure des paſſages que je viens de rapporter, qu'*Homere* connoiſſoit très-bien la rage des Chiens; or ſi les Chiens étoient pour lors attaqués

de la rage, il eſt probable qu'ils mordoient, & par conſéquent les hommes devoient devenir Hidrophobes. *Plutarque* malgré cela a avancé que ce n'étoit que du tems d'*Aſclepiade* fameux Medecin de Rome avant la mort de Mithridate, qu'on avoit connu cette maladie.

Une preuve encore plus démonſtrative de l'ancienneté de la Rage, c'eſt l'inſtinct des Chiens pour fuir un Chien enragé, ils l'apperçoivent à l'odorat & à la vûe, ils le connoiſſent même à ſa voix. Si leur fuite n'eſt point un inſtinct, c'eſt donc un effet de la raiſon, pour lors ils auroient la raiſon dans un degré plus éminent que les hommes : mais l'inſtinct doit être auſſi ancien que la création, ou du moins que la chûte du premier Homme, par conſéquent la Rage doit avoir la même époque.

Je vous demande pardon, Monſieur, du tems que je vous fais perdre, & permettez-moi de vous aſſurer que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
ROBERT JAMES.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, cinq petits Manuſcrits ayant pour Titres : Diſſertation Medico-Phyſique ſur l'Inſpection de l'Urine, ſur la Plique Polonoiſe, ſur la ſubmerſion & ſurnagement des Poulmons d'un Enfant nouveau-né, ſur la *Spina Biſida*, & ſur la Rage. Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion ; les queſtions d'ailleurs ſont très-intéreſſantes. Donné à Paris le treize Décembre mil ſept cent quarante-trois.

POUSSE Fils.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé SEBASTIEN JORRY, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Nouveau Recueil de différens Traités de Medecine*, s'il Nous plaiſoit

de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contreſcel deſdites Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous

mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le vingt-deuxiéme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre Regne le vingt-neuviéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 261. fol. 220. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 23. Février 1744.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de JORRY, rue du Hurpois, près le Pont S. Michel.

B761